exercice écrit nº. 1
(en deux parties)

A **Traduisez en français la phrase suivante:**

Rabelais never bothered to make up his own characters or their adventures, but worked on ready-made material, drawing inspiration from the romances of chivalry, the parodies of them, legends handed down by tradition and topical events, four areas which gave him the general framework of his tales or particular details in them.

B **Ecrivez en français un paragraphe, de dix phrases, sur le sujet suivant :**

Le pour et le contre des études de langue et de culture françaises.[2]

Je me permets de vous signaler (ou rappeler) la présentation que je préfère:

remettez-moi une seule feuille de papier, si possible ;
écrivez sur chaque ligne de votre papier ;
écrivez, au besoin, sur les deux faces de votre feuille ;
mais
veuillez me laisser en blanc la moitié de chaque face de la feuille, pliée verticalement.

exercice à me remettre le lundi 10 mars à 17 heures 30

---

[2] Veuillez excuser la bêtise de ce sujet. L'ironie est permise.

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

tout petit exercice à faire en classe

il s'agit de lire ce texte anglais, tiré d'un numéro récent du Canberra Times, *de le concevoir comme texte français, le traduisant au besoin, et d'y ajouter un connecteur (français, bien entendu) qui rendrait plus évident le rapport conceptuel existant entre les deux phrases.*

The Iranian Government has been asked to upgrade security at the Australian Embassy in Teheran because of fears of reprisals against Australia in the wake of the attack on the Iranian Embassy in Canberra.

The Iranian Ambassador to Australia, Mohammed Abianeh, said yesterday he had asked his Government to put on extra security for Australian diplomats in Teheran, saying there was a danger.

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

tout petit exercice à faire en classe

il s'agit de lire ce texte anglais, tiré d'un numéro récent du Canberra Times, *de le concevoir comme texte français, le traduisant au besoin, et d'y ajouter un connecteur (français, bien entendu) qui rendrait plus évident le rapport conceptuel existant entre les deux phrases.*

The Iranian Government has been asked to upgrade security at the Australian Embassy in Teheran because of fears of reprisals against Australia in the wake of the attack on the Iranian Embassy in Canberra.

The Iranian Ambassador to Australia, Mohammed Abianeh, said yesterday he had asked his Government to put on extra security for Australian diplomats in Teheran, saying there was a danger.

résumé du morceau tiré du livre de Denis de Rougemont : une version possible

La notion selon laquelle il conviendrait de fonder le mariage sur le coup de foudre, qu'il ne conviendrait pas d'attendre et de réfléchir un peu avant de convoler, est d'autant plus américaine qu'elle se retrouve un peu partout dans la culture populaire des États-Unis.

Or, cette forme d'amour romanesque est à la base non seulement de bien des mariages américains mais encore du taux, très élevé dans ce pays-là, des divorces.

Ainsi cette conception de l'amour, qui est à certains égards le contraire de celle qui conviendrait au mariage, fait-elle partie d'un cercle vicieux. Car autant cet amour se prend pour un sentiment durable, autant il est obligé de se reconnaître provisoire. Certes, il peut être source de satisfactions. Mais ce sont forcément des satisfactions bien éphémères — et qui se fondent sur la ruine de celles qui les ont précédées. Ce qui frappe l'Européen dans cette idée de l'amour, c'est une certaine illusion du bonheur par la passion, c'est l'infidélité aux serments jurés envers autrui, c'est le gaspillage d'un fonds sentimental et moral, c'est la légèreté dont témoigne cette acceptation du divorce comme fatalité. Alors que l'Américain tout au contraire voit tout cela comme normal, non comme une fin de quelque chose qu'il conviendrait de déplorer, mais plutôt comme un signe de renouveau, non comme une promesse violée, mais comme une nouvelle promesse à tenir, bref non comme débâcle mais comme défi.

235 mots

résumé du morceau tiré du livre de Denis de Rougemont : une version possible

La notion selon laquelle il conviendrait de fonder le mariage sur le coup de foudre, qu'il ne conviendrait pas d'attendre et de réfléchir un peu avant de convoler, est d'autant plus américaine qu'elle se retrouve un peu partout dans la culture populaire des États-Unis.

Or, cette forme d'amour romanesque est à la base non seulement de bien des mariages américains mais encore du taux, très élevé dans ce pays-là, des divorces.

Ainsi cette conception de l'amour, qui est à certains égards le contraire de celle qui conviendrait au mariage, fait-elle partie d'un cercle vicieux. Car autant cet amour se prend pour un sentiment durable, autant il est obligé de se reconnaître provisoire. Certes, il peut être source de satisfactions. Mais ce sont forcément des satisfactions bien éphémères — et qui se fondent sur la ruine de celles qui les ont précédées. Ce qui frappe l'Européen dans cette idée de l'amour, c'est une certaine illusion du bonheur par la passion, c'est l'infidélité aux serments jurés envers autrui, c'est le gaspillage d'un fonds sentimental et moral, c'est la légèreté dont témoigne cette acceptation du divorce comme fatalité. Alors que l'Américain tout au contraire voit tout cela comme normal, non comme une fin de quelque chose qu'il conviendrait de déplorer, mais plutôt comme un signe de renouveau, non comme une promesse violée, mais comme une nouvelle promesse à tenir, bref non comme débâcle mais comme défi.

235 mots

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

1 Identifiez l'origine de la première phrase.

2 Qu'est-ce qu'un alexandrin ? Pourquoi l'auteur en parle-t-il ici ?

3 Qui est ce père Hugo de la ligne 3 ? Pourquoi l'auteur fait-il allusion à ce monsieur ?

4 Quel est ce point de vue d'ivrogne dont parle l'auteur à la ligne 3 ?

5 À la ligne 1, remplacez le connecteur par un autre sans changer le rapport entre les deux phrases.

6 À la ligne 4, ajoutez un connecteur en tête de la phrase qui commence *Le flacon...*

7 Que pensez-vous de ce que l'auteur exprime avec « hélas ! » à la ligne 5 ?

8 Réécrivez la phrase qui commence « Les robes » (ligne 6), en utilisant le *si* d'opposition.

9 À la ligne 8, remplacez *Sans doute* par un autre connecteur ayant la même fonction.

10 Expliquez ces quatre *cru* dont il est question aux lignes 10, 15 et 20.

11 Pourquoi l'auteur n'aime-t-il pas cette mode dont il est question à la ligne 12 ?

12 Expliquez une *étiquette de fantaisie* (ligne 14).

13 Ajoutez un bon connecteur en tête de la phrase qui commence à la ligne 14.

14 Expliquez l'emploi du conditionnel *ferait* à la ligne 16.

15 Résumez en une seule phrase de quinze mots au maximum les deux phrases commençant à *Imaginez.*

16 Qu'est-ce que le Saint-Émilionnais (ligne 20) ?

17 Qu'est-ce qu'un *tableau galant* (ligne 21) ?

18 Exprimez en un seul mot l'idée représentée par *un auxiliaire de la galanterie, une sorte de trousse-cotillon.*

19 Dans la phrase qui commence à la ligne 22, le mot de *goût* a deux sens. Lesquels ?

20 À la ligne 24, identifiez le connecteur qui relie cette phrase à celle qui précède.

21 À la ligne 32, identifiez la fonction du pronom qui précède *être.*

22 À la ligne 40, sans changer le sens de la phrase, remplacez *ayant* par une autre partie du même verbe.

23 Décrivez la structure de base de la dernière phrase.

24 Quel ton, ou quels tons, percevez-vous dans ce passage ?

exercice à remettre le vendredi 18 avril à 17 heures 30 au plus tard

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit n° 2 : résumé

ce texte contient environ 600 mots ; il s'agit de le réduire à 250 mots

S'agissant d'un résumé, je vous rappelle les quelques règles dont il convient de tenir compte : bien dégager les idées principales ; respecter les paragraphes ; se mettre à la place de l'auteur sans pour autant emprunter ses mots ; ne pas citer le texte ; ne rien ajouter ; ne rien omettre

Je vous invite également à placer dans votre texte les formules suivantes : *alors que* ; *en effet* ; *en fait*

Pendant une grève des téléphones, en 1947, les opératrices de la petite ville de White Plains reçurent l'appel suivant : « Mon amie et moi voulons nous marier. Nous essayons de trouver un juge de paix. N'est-ce pas une urgence ? » Les opératrices décidèrent aussitôt que c'en était une. Et le journal qui rapportait l'histoire l'intitula : *L'amour est classé parmi les cas d'urgence*. Ce petit fait banal illustre des croyances toutes naturelles pour un Américain : c'est par là qu'il nous intéresse. Il montre que les termes d'« amour » et de mariage sont pratiquement équivalents ; que si l'on « aime » il faut se marier sur l'heure ; qu'enfin « l'amour » doit normalement triompher de tous les obstacles, ainsi que le font voir journellement films, romans et *comic-strips*.

De fait, si l'amour romanesque triomphe d'une quantité d'obstacles, il en est un contre lequel il se brisera presque toujours : c'est la durée. Or le mariage est une institution faite pour durer — ou il n'a pas de sens. Voilà le premier secret de la crise actuelle, crise qui peut se mesurer simplement par les statistiques de divorce, où l'Amérique tient le premier rang. Vouloir fonder le mariage sur une forme d'amour instable par définition, c'est travailler en fait pour l'État de Nevada. Exiger de n'importe quel film, fût-il sur la bombe atomique, qu'il tienne une certaine dose de la drogue romanesque (plus encore qu'érotique) nommé *love interest*, c'est faire de la publicité pour les microbes, non pour le remède, de la maladie du mariage.

La *romance* se nourrit d'obstacles, de brèves excitations et de séparations ; le mariage, au contraire, est fait d'accoutumance, de proximité quotidienne.[1] La *romance* veut « l'amour de loin » des troubadours ; le mariage, l'amour du « prochain ». Si donc l'on s'est marié à cause d'une *romance*, une fois celle-ci évaporée, il est normal qu'à la première constatation d'un conflit de caractères ou de goûts, l'on se demande : pourquoi suis-je marié ? Et il est non moins naturel qu'obsédé par la propagande universelle pour la *romance*, l'on admette la première occasion de tomber amoureux de quelqu'un d'autre. Et il est parfaitement logique qu'on décide aussitôt de divorcer pour trouver dans le nouvel « amour », qui entraîne un nouveau mariage, une nouvelle promesse de bonheur ; les trois mots étant synonymes. Ainsi, guérissant son ennui par une fièvre passagère, « lui pour la deuxième fois, elle pour la quatrième », l'Américain cherche l'*ajustement*. Il ne le cherche pas à l'intérieur de l'ancienne situation cependant garantie « pour le meilleur et pour le pire » par un serment. Il le cherche au contraire par le moyen d'une nouvelle « expérience », considérée comme telle, et d'ailleurs affectée dès le départ des mêmes motifs d'échec que celles qui ont précédé. C'est pourquoi le divorce revêt en Amérique un caractère moins désastreux et même plus normal qu'en Europe. Là où l'Européen voit surtout une rupture créant un désordre social, et la perte d'un capital de souvenirs et d'expériences communes, l'Américain a plutôt l'impression qu'il met de l'ordre dans sa vie et qu'il s'ouvre un nouvel avenir. L'économie de l'épargne, une fois de plus, s'oppose ici à celle du gaspillage, comme le souci de préserver le passé à celui de faire table rase pour construire quelque chose de plus net, sans compromis. Mais si l'on est ennemi des compromis, il est contradictoire de se marier. Et si l'on veut tirer une traite sur son avenir, il est fort imprudent de suggérer d'avance qu'on se réserve le droit de ne point l'honorer ; comme le fit cette jeune milliardaire disant aux journalistes, la veille de son mariage : « C'est merveilleux de se marier *pour la première fois !* » (Un an plus tard, elle divorçait.)

Denis de Rougemont : *L'amour et l'occident*

exercice à remettre le vendredi 21 mars peu avant 17 heures 31

---

[1] Je vous signale que l'auteur emploie ici le mot anglais *romance*, non pas le mot français *romance*.

exercice écrit no. 3 : une version possible

Dans toute classe mixte d'élèves de huit ans, ce qui est remarquable c'est que les filles ont tendance à être sensiblement plus éveillées et plus avancées que les garçons. Or, six ans plus tard, il n'en sera plus ainsi. Car la plupart des filles, avec l'assentiment, voire l'encouragement de notre société, auront cédé à la tentation de ne plus penser et de se comporter comme ces poules qui veulent couver. C'est-à-dire que la fonction biologique féminine aura commencé à submerger chez elles toute autre capacité latente et que le seul avenir qui leur semblera valoir le coup désormais sera celui où l'on s'assure d'un conjoint avec lequel faire des enfants. Certes, quelques-unes de ces filles — proportion infime — celles sans doute dont les parents les poussent et qui sont protégées par des lycées où l'on favorise les performances scolaires, parviennent à résister à cette tentation et continuent à réfléchir et à apprendre. Seulement voilà, après les études universitaires, une autre défection a lieu : cette fois, c'est le mariage qui en est cause ; et, à partir de là, chaque bébé renforce la tentation de ne plus réfléchir à rien. L'épouse-prisonnière est victime non pas d'un excès, mais au contraire d'une légère insuffisance, d'instruction. C'est que les filles ont à apprendre plus de choses que les garçons : il faut qu'elles apprennent à s'organiser, à calculer exactement ce que risque de leur coûter une vie conciliant carrière avec maternité et à contrebalancer les désavantages intellectuels presque inévitables que comporte celle-ci. Elles ont besoin de plus de persévérance, de plus de discernement, de plus de souplesse ; il faut qu'elles sachent qu'il est un temps pour prouver que l'on est bonne cuisinière et un autre pour s'en abstenir. Leur ennemi le plus dangereux n'est ni l'homme ni le capitalisme, mais plutôt leurs propres instincts en liberté. Invention bénéfique à occuper l'attention des savants — une pilule qui réglerait ce fameux instinct maternel.

résumé

L'inégalité entre les sexes, comme les différences de rôles sociaux qui la concrétise, a son origine dans la biologie féminine.

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit no. 3 : un morceau à traduire et à résumer

1 traduisez en français :

In any mixed classroom of eight-year-olds, the girls will be noticeably brighter and more advanced than the boys. Six years later it will no longer be so; most of the girls, with the consent and even encouragement of society, will have succumbed to the impulse to stop thinking and start brooding. The female biological function will have begun to swamp every other potential capacity, the securing of a mate and the production of babies begun to seem the only worthwhile ambition. A tiny percentage of girls (probably ones with parents ambitious for them, and protected by academic schools) manage to go on thinking and learning. After university there is another drop-out, into marriage; and every baby brings with it the temptation to stop thinking. The captive wife is the product not of too much education but of not quite enough. Girls have to learn more than boys: they have to learn to plan, to count the exact cost of fitting in work with motherhood, to counteract the almost inevitable intellectual setbacks it brings. They need to be more persistent, more discriminating, more flexible; to know that there is a time for home cooking and a time to refrain from home cooking. Their most dangerous enemy is neither man nor capitalism but their own unregulated instincts. A useful invention scientists might work on is a pill to control broody feelings.

Claire Tomalin (in *New Statesman*, 13 March 1970)

2 en français, exprimez en une seule phrase ce que vous voyez comme le thème de ce passage

exercice à remettre le vendredi 4 avril avant 17 heures 31

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit no. 4 : compréhension

lisez cet article et répondez à 19 (au moins) de mes 24 questions (en français, s'entend — et sans emprunter les mots de l'auteur)

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ?... Ici le contenant, un alexandrin d'une forme excellente, l'a emporté sur le contenu, lequel est tout simplement absurde, n'en déplaise au père Hugo. Ou plutôt il n'exprime qu'un point de vue d'ivrogne.

Pour le véritable amateur, le plaisir commence avec la vue du flacon. Le flacon, c'est la robe, c'est-à-dire un objet fait pour qu'on suppute ce qu'il y a dedans (la robe, hélas ! laisse de moins en moins à supputer), pour éveiller un désir. Les robes sont innombrables, elles changent à chaque saison, alors qu'il n'existe que trois types de flacons, toujours les mêmes : le bordelais, le bourguignon, le champenois. Sans doute, mais il y a l'habillage, l'étiquette. Un œil exercé ne peut pas davantage confondre deux grands crus, ou deux grandes marques, qu'un œil de marin ne confondrait deux voiliers à la vue de leurs gréements.

C'est pourquoi je suis l'adversaire résolu de cette mode qui a conduit certains propriétaires à « personnaliser » leur bouteille, en s'écartant de la forme traditionnelle de leur région et en adoptant des étiquettes de fantaisie. Je connais un excellent petit château de Cantenac dont le propriétaire a cru bon de mettre son portrait sur l'épaule de sa bouteille. Imaginez une dame de petite vertu qui se ferait tatouer sur le deltoïde le portrait de son « Jules ». Ce n'est pas ça qui inspirerait la clientèle. De même, un vieux monsieur en chapeau melon s'interposant entre le vin et le buveur est moins fait pour exacerber le désir que pour l'éteindre.

Je connais aussi un petit cru du Saint-Émilionnais qu'on a cru bon d'affubler d'un tableau galant du dix-huitième siècle. C'est rabaisser un vin que d'en faire un auxiliaire de la galanterie, une sorte de trousse-cotillon. Et l'on se dit que, puisqu'il y a tant de mauvais goût sur l'étiquette, il doit y en avoir aussi dans le flacon.

Peut-être suis-je dans l'erreur et faut-il voir là une concession à cette nouvelle doctrine qui veut que l'érotisme soit le moteur de l'économie. Pour vendre un siège, il faut montrer une parade de cinquante postérieurs faisant la risette au client éventuel. Sur les affiches, sur les placards de publicité des magazines, le nu est l'introducteur non seulement aux dessous féminins mais aussi aux chaussures, aux gants, au rouge à lèvres, au shampooing, aux appareils photographiques, voire aux loisirs et à la moutarde. Aimez-vous le nu ? On en a mis partout. Pourquoi pas aussi sur les bouteilles ?

On invitera désormais ses amis en leur disant : « Venez donc chez moi boire un verre. J'ai quelques bouteilles assez coquines. » Elles pourraient l'être à la vue, mais également au toucher. Certains producteurs de vin ont délibérément rompu avec le flacon classique et mettent leur récolte dans des bouteilles de fantaisie. Celles-ci, jusqu'ici, n'ont que le tort de ressembler à des flacons d'eau de toilette. Qu'est-ce qui empêcherait de leur donner des formes érotiques ?

Les vrais amis du vin sont contre tous les excès, à commencer par les excès de boisson. Ils sont donc contre une mode qui tend à assimiler le bon vin à n'importe quel produit industriel pour lequel l'emballage est primordial. Un bon cru, ce n'est pas une lessive ayant besoin d'une présentation originale pour se distinguer de ses concurrentes. Messieurs les producteurs, les amateurs de bon vin ne sont pas des sots. Ils se disent que, lorsqu'on s'applique tellement à personnaliser le contenant, cela signifie peut-être que le contenu n'a aucune personnalité.

James de Coquet : in *le Figaro littéraire*, le 2 novembre 1969

exercice nº. 5 : petite rédaction avec connecteurs

[une version possible]

Mais bien sûr qu'ils sont bêtes, vos sujets de rédaction ! Et ennuyeux ! Quoi de plus enquiquinant, en effet, que de devoir pondre plusieurs centaines de mots, y compris Dieu sait combien d'idées reçues, sur des sujets tels que le nommé Depardieu ! Je vous demande un peu ! Problème majeur du cinéma français, dites-vous ? Je veux bien le croire. Il est même plus bête — c'est dire !— que ce sujet qui veut qu'on parle de lui. Mais l'autre problème, celui du cinéphile qui voudrait pouvoir de temps en temps aller voir un film français où ce grand cabotin ne jouerait pas de rôle, vous n'en dites rien. À vrai dire, il ne joue pas. En fait, quel que soit le film où il figure, il ne sait faire que trois choses : il gueule, il baise, il participe à un procès. D'où sans doute sa réussite en Australie et aux États-Unis, pays où les gens, tant les comédiens que les spectateurs, ont tendance à voir dans ces trois actes le summum du génie scénique. Certes, on a bien fait l'autre année de voir en ce misérable saltimbanque le parfait Cyrano. Car Cyrano de Bergerac, lui aussi, ne fut jamais qu'un pauvre bouffon, éphémère histrion aux gestes grotesques et au verbe sonore. Mais dire qu'on a cru devoir affubler notre Gérard d'un faux nez ! Alors que le bonhomme est déjà pourvu du pif le plus démesuré qui soit. De grâce, n'en parlons plus. (Il vient de recevoir la croix d'honneur.)

Pour ce qui est, par contre, du drapeau et de notre ancien Premier monstre, tout se passait comme si c'était un homme tout juste assez intelligent pour comprendre l'importance d'avoir l'air bête. Du reste, en nous invitant à « vivre désormais dans le monde réel », il montrait qu'il ne comprenait pas que le monde soi-disant réel n'est habité hélas ! que par des gens dépourvus, comme lui, d'imagination. C'est sans doute pourquoi, s'agissant de notre beau drapeau, il feignait de ne rien comprendre aux symboles, à l'importance de ne pas y toucher et au paradoxe de leur fonctionnement : à savoir que plus ils sont démodés, plus ils sont actuels, que moins ils ont de rapports avec ce qu'ils sont censés représenter, plus ils ont de valeur. Après tout, imagine-t-on les Français changeant les couleurs de leur drapeau à eux, sous prétexte que celui des Belges les contient aussi ? Une société telle que Rolls-Royce, qu'aurait-elle à gagner à changer de symbole ? Voit-on la grande presse universitaire d'Oxford abandonner son insigne séculaire montrant la Bible et les trois couronnes ? Elles savent trop bien, ces sociétés, que leur insigne n'est... insigne que parce qu'il parle de choses qui n'existent que dans l'imagination de ceux qui le voient. Et ce, en montrant des images qui, elles, n'ont pas de lien direct avec une « réalité » bien provisoire. C'est ainsi que beaucoup d'Australiens ressentent une bouffée de fierté en voyant ce bout d'étoffe bleue montrant des étoiles et contenant le drapeau des Britanniques. Fierté sans doute peu raisonnable, voire risible à certains égards, comme la plupart des sentiments qui s'attachent à la nationalité. Il n'en reste pas moins que c'est cette fierté-là que l'ancien Premier monstre, en préconisant l'abandon du drapeau existant, voulait bien piétiner.

(Pour ce qui est des autres sujets, la suite au prochain numéro.)

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

Cours écrit : exercice nº. 5

**Ecrivez en français 350-400 mots sur l'un des sujets suivants.
Vous employerez 5 ou 6 des connecteurs dont la liste suit**

i Au niveau secondaire, l'étude d'une langue asiatique devrait-elle être obligatoire pour tous les élèves ?

ii L'énoncé du problème majeur du cinéma français contemporain tient, hélas ! en deux mots : Gérard Depardieu.

iii Ceux qui veulent empêcher les fumeurs de fumer outrepassent leurs droits.

iv Les idiots et les fascistes ont des droits — et des voix — votons donc pour Pauline Hanson !

v L'ancien Premier monstre aurait dû changer le drapeau.

vi La bêtise de ces sujets de rédaction.

Liste de connecteurs, mots de liaison, etc:

alors que ; en outre ;

or ;

en effet ; en fait;

certes ; à savoir ;

du reste ; le *si* d'opposition

exercice à remettre le vendredi 16 mai, à 17 heures 33 au plus tard

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit n° 6 : résumé

Cet article contient 600 mots environ. Vous le réduirez à 300 mots. Et vous placerez dans votre texte 4 ou 5 des formules suivantes : du reste ; par contre ; or ; certes ; d'une part [...] d'autre part ; le *si* d'opposition ; de surcroît ; en fait.

Il y a quelques années, une superbe créature qui s'affichait sur les murs de Paris annonçait avec un sourire espiègle : « Ce soir, j'ai rendez-vous avec moi. » Le phénomène n'est pas propre à la France. Comme les autres indicateurs des nouvelles façons de vivre — baisse de la natalité, déclin du mariage, augmentation des divorces, légalisation de l'avortement, etc.—, il touche presque tous les pays occidentaux, avec une diffusion progressive du Nord au Sud : les pays scandinaves ont été les pionniers du changement ; les pays méditerranéens (Italie, Espagne, Grèce, etc.) rattrapent le peloton à marche forcée.

Mais la tendance au célibat s'appuie aussi sur une assez longue tradition par laquelle l'histoire de nos pays occidentaux se distingue non seulement de l'est de l'Europe mais de presque toutes les autres civilisations. Le démographe britannique John Hajnal, qui a été le premier à théoriser la particularité du *« modèle de mariage occidental »*, le définit par deux traits qui l'opposent nettement à ce qui se pratique à l'est de l'Europe, au-delà d'une ligne « Leningrad-Trieste » : 1) le mariage tardif autour de 25 ans (à peu près au même âge pour les hommes et pour les femmes), alors qu'à l'Est les filles sont mariées dès l'âge nubile ; 2) un pourcentage de célibataires « définitifs » (ceux qui ont plus de 50 ans), qui est encore à la fin du XIX^{e} siècle trois à quatre fois supérieur à ce qu'on trouve à l'Est.

L'importance du célibat ne peut s'expliquer directement par l'influence de l'Eglise, qui faisait de la chasteté un état supérieur au mariage, considéré par saint Paul comme un simple *« remède à la concupiscence »* ; encore moins par l'impact du célibat ecclésiastique. Car l'Europe orientale, en majorité orthodoxe, était de ce point de vue à même enseigne. Ce nouveau modèle de comportement, en outre, s'est mis en place au cours des XVI^{e} et XVII^{e} siècles, au moment où une partie de l'Europe occidentale, devenue protestante, supprimait le célibat ecclésiastique. [...]

Ajouté au retard des mariages — contrariant comme lui le rythme naturel de la reproduction biologique —, le célibat a été un puissant facteur de régulation démographique qui a permis à l'Europe occidentale d'épargner ses ressources, d'accueillir le capitalisme et de s'engager précocement dans la révolution industrielle. Mais, curieusement, les avantages de ce dispositif malthusien ont été totalement méconnus par l'opinion et par ceux qui étaient censés l'éclairer. L'Eglise devenue marieuse acharnée incite les veufs à se remarier sans tarder et encourage même les gens trop âgés pour procréer à convoler en justes noces pour ne pas se retrouver seuls face aux maux de la vieillesse. Les philosophes des Lumières dénoncent le célibat des clercs pour son parasitisme teinté d'immoralité et celui des laïcs pour son inutilité.

Sous la Révolution, le célibataire est l'ennemi que l'on matraque d'impôts supplémentaires. Au XIX^{e} siècle, l'homme célibataire, souvent rentier, artiste ou homme de lettres, est un monstre, facilement suspecté d'égoïsme et de turpitude. Quant à la vieille fille, quand on ne la soupçonne pas de dissimuler une cupidité d'accapareuse (voir Balzac), on l'appelle « mademoiselle » avec un mélange de compassion et de mépris.

En réalité, le célibat a pu exister dès le XVII^{e} siècle dans l'Europe occidentale parce que nos sociétés avaient déjà atteint un niveau d'organisation et de prise en charge publique qui donnait à l'individu les moyens de ne pas dépendre intégralement de la protection familiale. Vivre seul n'était pas encore un statut admis ou désirable, mais ce n'était plus un naufrage. La solitude est un luxe de pays développé. Nos célibataires du passé, comme tous les pionniers du changement, ont préparé dans la honte et la marginalité l'accouchement d'un monde nouveau.

article d'André Burguière, paru dans *Le nouvel observateur*, 18-24 avril 1991

exercice à remettre le vendredi 30 mai à 17 heures 30 au plus tard

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit n° 6 : résumé

version possible, en 306 mots

En France, comme dans la plupart des pays occidentaux, une tendance au célibat est devenu un phénomène de société, au même titre que les autres grands changements que la modernité a opérés dans les rapports des sexes : divorces, IVG, etc. Naguère, les pays du Nord de l'Europe accusaient le taux le plus élevé ; désormais, ceux du Sud montrent à leur tour la même tendance.

Or, ce développement des sociétés occidentales diffère historiquement de ce qu'on constate dans la plupart des autres sociétés, y compris celles d'Europe orientale. Là, en effet, les filles sont mariées bien plus jeunes ; et les célibataires définitifs sont bien moins nombreux.

Comment expliquer cette différence ? La religion ne joue guère là-dedans, vu que, de part et d'autre de la ligne Leningrad-Trieste, le christianisme, commun aux deux cultures, préconisait la chasteté et pratiquait le célibat de la prêtrise. De surcroît, avec la Réforme, celui-ci se réduisait à l'ouest.

Par contre, ce qui semble sûr c'est que ce phénomène joue économiquement, structurant une démographie qui prépare l'avènement du capitalisme et de l'époque industrielle. Chose curieuse, ces effets économiques sont restés invisibles aux yeux des élites contemporaines : d'une part, l'Église blâme le célibat laïque, d'autre part les philosophes blâment le célibat ecclésiastique.

Cette réprobation continue sous la Révolution et tout au long du XIX^{e} siècle, époques où les célibataires, tant les femmes que les hommes, sont victimes de discriminations, de la part soit de l'État, soit de leurs concitoyens.

Si ce taux élevé de célibataires a pu exister à l'ouest, et ce depuis trois siècles, c'est parce que l'occident se réorganisait de façon à permettre l'indépendance des individus à l'égard des familles. Avec cela, ces sociétés ont peu à peu modifié la réprobation qu'elles croyaient devoir montrer envers ces solitaires. En fait, ceux-ci ont été de véritables précurseurs de la modernité.

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit no. 7 : exercice de ponctuation

Cette fois-ci, il s'agit de remettre à leur place, non pas des connecteurs, mais des virgules, des tirets, des points d'exclamation, des majuscules, etc.

voici un livre qui fera date un livre qui ne devrait plus quitter notre table un livre dont quiconque aime les mots et use du langage ne devrait bientôt plus pouvoir se passer ce livre n'est pourtant ni un roman ni une biographie genres où semble se concentrer exclusivement l'affection de nos contemporains ce livre est un traité genre austère s'il en fut et qui plus est à l'âge du déni de l'orthographe du mépris de la langue de la délégitimation des lettres un traité de ponctuation et pourtant c'est le livre le plus vrai et le plus drôle le plus juste et le plus réjouissant car traitant de ponctuation il parle de bien autre chose mais j'ai tort et je me reprends je devrais dire il nous montre que parler de la ponctuation c'est parler de bien autre chose puisque c'est traiter de notre langage c'est-à-dire de nous-même de notre rapport au monde et de notre liberté du désir et de la loi de la règle et du plaisir de la modernité enfin reprenons qu'est-ce que ponctuer c'est penser la pensée comme l'être écrit Jacques Drillon se loge dans la plus petite des petites verges la plus modeste des virgules forte entrée en matière résumé de tout bien sûr la ponctuation est récente il est vrai que ni Thucydide ni les auteurs romains ne séparaient leurs mots et que Rousseau et Diderot n'étaient en cette matière que des anarchistes mais depuis qu'au XIX^{e} siècle elle fut codifiée la ponctuation est devenue un enjeu considérable l'objet de passions et même de haines et de fait rien n'est moins facile que de la décrire que de l'expliquer que de l'interpréter et de l'appliquer redisons-le ponctuer c'est penser la ponctuation est ce qui règle la langue mais la règle en mesure ce qui inscrit en elle notre voix et notre corps ce qui fait entendre même dans le silence qu'il y a dans l'organisation de la phrase du texte une rigueur et une folie si penser ne peut se passer de ponctuer car la ponctuation subsiste même dans les textes d'où l'on a retiré tout signe de ponctuation c'est que l'on ne peut mouvoir son esprit que selon un ordre et selon un rythme la ponctuation dit que la pensée est corps et que l'esprit est musicien il fallait en effet un musicien pour écrire ce livre pour faire entendre mot qui veut dire en même temps ouïr et comprendre ce que c'est qu'écrire mais aussi ce que c'est que lire tout texte se tient en effet dans cet entre-deux énigmatique où les mots écrits se font monde où le propos de l'auteur se fait proposition d'un sens que seul le lecteur accomplira c'est en ce moment crucial du passage et de la transmission que la ponctuation opère elle relie la logique à l'expression la respiration à l'inspiration le rythme de la lecture à celui de l'écriture un monde virtuel s'anime alors et prend corps et danse

Je vous signale que, dans ce texte, extrait d'un compte rendu d'un traité de ponctuation française, traité dont l'auteur se nomme Jacques Drillon, j'ai supprimé 4 alinéas, 22 points, 25 majuscules, 7 points-virgules, 3 points d'exclamation, 34 virgules, 2 deux-points, 3 paires de tirets (et un tiret seul), 1 point d'interrogation, et 1 paire de guillemets

exercice à remettre le vendredi 13 juin, peu avant 17 heures 32

exercice écrit no. 8

résumé avec connecteurs : une version possible

Notre société est toujours profondément influencée par d'anciens tabous et interdits contre le suicide. C'est là une des raisons principales qui font que l'on a du mal à faire accepter l'idée de l'euthanasie.

Menaces, punitions, réprobation, tel est le lot de celui qui veut attenter à ses jours. Ne conviendrait-il pas, au contraire, de secourir ceux qui veulent mourir et non les châtier ? Car le droit à la mort volontaire constitue une liberté qui, n'enfreignant celle d'aucun autre citoyen, devrait être tolérée. Ainsi l'interdit moral qui pèse sur le suicide constitue-t-il la violation d'un droit.

Or le suicide n'est qu'un aspect entre autres du rapport entre d'un côté l'individu et sa mort, et de l'autre l'individu et la société. La liberté de mourir comporte des droits et aussi des devoirs, et ne se réduit pas au problème simpliste du suicide.

Si l'idéal est que chacun soit capable d'assumer la responsabilité de sa propre mort, il faut dire que la pratique actuelle en est très loin. Le plus souvent même, les mourants évitent de prendre eux-mêmes cette responsabilité. D'autre part, il faut voir que ce problème de la mort volontaire ne se réduit pas non plus à l'alternative entre une fin brutale, décidée par le malade, et une fin prolongée et inutile, imposée par un médecin.

Reste que la plupart des agonisants ne choisissent pas leur mort. Ils la subissent plutôt, l'acceptant des mains de ceux qui la contrôlent à leur place. Ils meurent dans un état de dépendance totale. Or cette maîtrise des médecins et des soignants devraient appartenir aux mourants eux-mêmes. Pourtant, dans l'état actuel des choses, la seule façon de décider sa propre mort qui soit loisible aux grands malades est de se tuer chez eux pour ne pas avoir à subir le pouvoir du corps médical. Et ce corps médical, de peur des poursuites possibles, ne leur permettra pas de mourir à leur guise.

Certains médecins, quant à eux, commencent à voir dans cette situation un abus du rapport qui devrait exister entre docteur et malade. Mais ceux qui voudraient aider leur malade à mourir selon son gré plutôt que selon le gré de la loi, ou de la convention sociale et médicale, sont obligés de se comporter comme des criminels. Alors que des actes de simple charité sont vus comme des forfaits, n'est-il pas évident que dans nos sociétés tout ne tourne pas rond ?

Ce texte contient 750 mots environ; il s'agit de le réduire à 300-350 mots. Il contient une (si ce n'est deux) fautes d'impression. Pouvez-vous la (ou les) trouver?

Le suicide a toujours été condamné par les autorités civiles et religieuses car il constitue le suprême défi à leur pouvoir. L'homme qui se tue proclame une liberté qui ne peut entraver aucune oppression. C'est la récupération désespérée d'un bien, sa propre vie, que l'Etat ou l'Eglise avaient tenté d'usurper. C'est pour cela que cette pratique fut toujours sévèrement sanctionnée. Sous l'Ancien Régime, le « suicidé » était passible... de mort. Peine que, pour des raisons évidentes, on commuait en galères. S'il est vrai que le suicide d'un être bien portant est toujours inacceptable, il appartient à la société de le prévenir en aidant les désespérés, non en les menaçant.

Tel est le vrai visage de l'interdit sur le suicide. Un visage totalement inacceptable. Car le droit de l'homme sur sa propre vie crée une liberté, mais ne contraint personne. Il n'impose aucune conduite déterminée. Ceux qui, par conviction religieuse ou autre, refusent l'idée de suicide ou d'euthanasie, ne sont pas moins respectables, mais n'en sont pas moins libres. Ici comme ailleurs, l'intolérance seule est haïssable.

En revanche, il est enfantin de prétendre résoudre le problème de la mort par le suicide. Bien des jeunes gens vont se répétant qu'ils ne connaîtront jamais l'agonie car à cinquante ans ils se tireront une balle dans la tête. Ils font généralement de bons octogénaires. La maîtrise de l'individu sur sa mort, dont le suicide n'est qu'un aspect, est beaucoup plus lourde d'implications et de conséquences, elle noue entre l'individu et la société un réseau complexe de droits et d'obligations.

Cette maîtrise, l'homme ne peut la refuser. Il doit s'efforcer de l'assumer, de ne pas démissionner entre les bras du médecin et de la société. L'idéal serait que chacun décide de sa mort, de sa consolation, religieuse, stoïcienne ou autre, bref qu'il l'intègre dans son destin. La réalité de tous les jours, c'est l'incroyant surpris par l'agonie qui se raccroche désespérément aux branches du crucifix, l'incurable découvrant sa condition de mortel et exigeant sa guérison de la médecine, l'être perdu, éperdu, quémandant l'aumône d'une promesse mensongère. Il est vain de penser que des efforts, purement individuels, dans l'indifférence générale de la société, feront évoluer progressivement les comportements d'une attitude à l'autre. Car la liberté du mourant ne saurait se ramener à l'alternative : avaler le tube de barbituriques, ou s'abandonner entrer les bras de la médecine. La réalité est infiniment plus complexe.

Aujourd'hui, la plupart des grands malades ne sont pas en état de contrôler leur agonie. Ils subissent celle que leur impose l'autorité médicale sans pouvoir choisir entre la lutte « au finish » contre la maladie, l'absorption d'un poison brutal, en passant par toutes les voies intermédiaires, du médicament à la drogue. N'ayant à leur disposition ni les ressources psychologiques ni les moyens médicaux, ils dépendent entièrement des soignants.

L'autorité médicale se trouve investie d'un pouvoir et d'une responsabilité qui ne devraient lui revenir que dans les cas où l'intéressé n'est pas en état d'assumer son propre rôle. Pourtant c'est presque toujours elle qui doit décider à la place du malade. Ce n'est pas seulement la situation de fait, c'est pratiquement la situation de droit. Le médecin, prisonnier de sa déontologie, se conforme à la règle de conduite que la société lui impose. Il doit lutter. Si le malade ne veut pas subir cette loi, il doit se passer complètement de la médecine, rester chez lui, sans secours compétents, sans traitement contre la souffrance, et se tirer une balle dans la tête à l'instant qu'il aura choisi. Le médecin compatissant qui décide d'obéir à son patient plutôt qu'à la règle sociale, risque à tout moment d'être traduit devant un tribunal.

Le corps médical commence à être accablé par cet excès de pouvoir et de responsabilités. Car en dépit des normes fixées par la société, il reste décideur et non seulement exécutant, puisqu'il existe autant de situations différentes que de malades.

Le médecin qui choisit de suivre son malade plutôt que la loi, agit en silence, et se cache de sa pitié comme d'une faute. C'est le règne de la clandestinité. Du tabou.

Des actes de simple humanité s'avouent en confidence comme des forfaits déshonorants. N'est-ce pas aberrant ? Et cette aberration ne prouve-t-elle pas que le problème est posé à l'envers ?

François de Closets: *La France et ses mensonges*

exercice à remettre le vendredi 1 août, peu avant 17 heures 31

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit n° 8 : résumé avec connecteurs

S'agissant d'un résumé, je vous rappelle les quelques règles dont il convient de tenir compte : bien dégager les idées principales ; respecter les paragraphes ; se mettre à la place de l'auteur sans pour autant emprunter ses mots ; ne rien ajouter ; ne rien omettre or.

Vous placerez dans votre texte 5 ou 6 des formules suivantes : par ailleurs ; par contre ; d'autre part ; d'un côté [...] de l'autre ; quant à [lui] ; le *si* d'opposition ; en outre ;

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

petit exercice pas trop génial hélas ![1] à faire en classe

Il s'agit d'ajouter à ces phrases des structures permettant de préciser certains rapports conceptuels, soit en en faisant une seule phrase, soit en les gardant indépendantes. Avec certaines d'entre elles, il y aurait 2 ou 3 possibilités différentes...

1 Faute de trois accessoires essentiels, ma vieille grand-mère ne braque plus les banques. Elle a perdu sa jambe de bois, sa moustache est toute mangée des mites et elle a prêté sa mitraillette à la voisine.

2 Selon le *Petit Robert*, l'expression adverbiale *au final* est formée sur l'adjectif *final*. Elle dérive du nom *le finale*.

3 Elle aime tous les légumes, surtout les pommes de terre à l'ail. Il déteste les endives.

4 Elle n'aime plus sortir la nuit. Elle a eu peur l'autre soir en revenant du cinéma.

5 Elle n'aime plus nager la nuit. Elle a eu peur l'autre soir en plongeant. Elle trouve qu'il fait trop froid.

6 Débats et discussions font rage. On veut désarmer tous les fous qui possèdent des armes à feu. On veut faire exception pour les tireurs sportifs.

7 Il est très beau et très riche. Tout le monde semble l'apprécier. Il a tendance à croire que tout lui est permis. Je le méprise.

8 La version de ce dictionnaire qui circule en France s'appelle le *Robert-Collins*. Celle qui circule dans le monde anglophone s'appelle le *Collins-Robert*.

9 S'agissant de patriotisme, rappelons-nous ce qu'en a dit un Anglais. C'est le dernier refuge d'une canaille.

10 Les coureurs cyclistes continuent à aimer leur sport. Même les amateurs ne sont plus que des panneaux publicitaires sur roues.

11 Quant à l'égalité des sexes, ce n'est pas aux Jeux olympiques que vous la trouverez. Sauf dans le kitsch.

12 Elle l'a laissé tomber. Il était sorti avec sa copine.

---

[1] Mes — une fois n'étant pas coutume — excuses.

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit no. 9 : petite rédaction

Vous écrirez 300-400 mots environ sur l'un de ces sujets, en employant cinq ou six des formules, connecteurs, mots-charnières, etc, choisies dans la liste qui suit.

1 « Le SIDA — punition méritée d'une société permissive. »

2 L'égalité des sexes est un mythe

3 « Les Jeux Olympiques, ce n'est plus du sport, c'est du nationalisme, c'est de la publicité, pouah ! c'est du kitsch ! »

4 L'Australie sera bientôt un pays asiatique.

5 L'inutilité de ces rédactions comme exercices pédagogiques.

carte des connecteurs, au choix:

au demeurant ; certes ; d'autre part;
d'un côté... de l'autre ; en fait ;
en revanche; n'en [...] pas moins ; or ; quant à [lui] ;
le *si* d'opposition

date de remise de cet exercice : vendredi 15 août, peu avant 17 heures 32

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice n° 9 : petite rédaction avec connecteurs

Mais bien sûr qu'ils sont inutiles, pour ne pas dire bêtes, vos sujets de rédaction ! Et ennuyeux ! Quoi de plus enquiquinant, en effet, que de devoir pondre plusieurs centaines de mots, y compris Dieu sait combien d'idées reçues — et de connecteurs ! — sur des poncifs tels que le sida, l'immigration et l'égalité des femmes ! Et les films, vous ne voulez pas qu'on en parle ? Après tout, rester assis dans le noir deux heures durant à regarder Gérard Depardieu est un acte d'intellectuel, n'est-ce pas ? Un film consacré à des Jeux olympiques où triompherait une immigrée atteinte du sida, voilà selon vous sans doute un bon sujet, permettant de parler en un seul coup de trois ou quatre d'entre eux. Mais en fait, quoi de plus futile ?

D'abord, pour bien parler des Jeux olympiques, appellation où on trouve ce mot *jeu*, passablement dérisoire et désuet, ne faudrait-il pas commencer par définir un peu ce que c'est que le jeu ? En quoi diffère-t-il effectivement du sport ? Kif-kif, jeu et sport ? Au contraire. Entre sport et jeu, il y a une différence essentielle, voire tout un monde. Ce qui les sépare c'est ce qui sépare bruit et envie de musique et amour. D'un côté, des névrosés qui se sentent tellement inférieurs qu'ils veulent qu'on les croie supérieurs à d'autres névrosés, qui se disputent, qui se droguent, qui se battent au besoin. De l'autre, des gens paisibles qui, voulant surtout s'amuser et participer au même plaisir, sont d'accord les uns avec les autres. Ici, des gens qui veulent gagner à tout prix. Là, des gens qui veulent bien jouer. Pas de sport sans rivalité, pas de jeu sans concertation. Bref, d'un côté, compétition, de l'autre, coopération.

Nationalisme, dites-vous ? Je veux bien le croire. C'est même là la circonstance la plus aggravante, circonstance d'ailleurs que ces « jeux » ont en commun avec le racisme et la guerre. Pourquoi après tout les Hitler, les Mussolini, les Staline, favorisent-ils tant le sport ? Ne comprennent-ils pas parfaitement que pour mobiliser, infantiliser, fanatiser les foules, il suffit de leur faire croire qu'en assistant à un spectacle sportif « nationalisé », ils démontrent une supériorité sur d'autres hommes, qu'ils font preuve de patriotisme ? Or, s'agissant de patriotisme, rappelons-nous ce que dit un Anglais à ce propos, à savoir que c'est le dernier refuge d'une canaille.

Publicité ? Mais cela crève les yeux. Les athlètes ont beau aimer leur métier, il n'en reste pas moins qu'ils ne sont plus que des panneaux publicitaires ambulants. Là comme ailleurs, c'est l'argent qui justifie tout, qui envahit tout, qui pourrit tout, qui empuante tout. Désormais, on participe non plus pour le plaisir de l'effort, non plus pour vivre avec l'autre cette minute de chaleur humaine, mais pour démontrer aux téléspectateurs du monde entier la supériorité supposée d'une boisson... imbuvable à la cocaïne.

Quant à l'égalité des femmes, ce n'est pas aux jeux Olympiques que vous la trouverez. Là, c'est plutôt la ségrégation totale. D'un côté, les durs, de l'autre, les molles. Sauf, certes, dans le kitsch. Là, de fait, femmes et hommes sont à égalité. On n'a qu'à regarder ces concours dits de patinage artistique. Ah ! on a le toupet d'appeler cela du sport ! Alors que ce n'est qu'une théorie de minets minaudant en smoking, de nymphettes affublées de fanfreluches de plastique rose, mimant sur une musique incontinente des sentiments à la guimauve. Oh ! ce sexisme imposé ! Oh ! cette hétérosexualité flagrante et obligatoire ! Oh ! ce mauvais goût institutionnalisé et retransmis aux quatre coins de la planète ! À quand les Jeux olympiques pour pédales, tantes, travelos, gouines et gougnottes barbues ? Des Jeux « gays », pourquoi pas ? On organise bien des « Jeux » pour ces autres exclus que sont les grands invalides en fauteuil roulant. Invertis de tous les pays, unissez-vous ! Vous n'avez à perdre que votre bon goût !

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit no. 9 : petite rédaction

Vous écrirez 300-400 mots environ sur l'un de ces sujets, en employant cinq ou six des formules, connecteurs, mots-charnières, etc, choisies dans la liste qui suit.

1 « Le SIDA — punition méritée d'une société permissive. »

2 L'égalité des sexes est un mythe

3 « Les Jeux Olympiques, ce n'est plus du sport, c'est du nationalisme, c'est de la publicité, pouah ! c'est du kitsch ! »

4 L'Australie sera bientôt un pays asiatique.

5 L'inutilité de ces rédactions comme exercices pédagogiques.

carte des connecteurs, au choix:

au demeurant ; certes ; d'autre part;
d'un côté... de l'autre ; en fait ;
en revanche; n'en [...] pas moins ; or ; quant à [lui] ;
le *si* d'opposition

date de remise de cet exercice : vendredi 15 août, peu avant 17 heures 32

exercice n° 9 : petite rédaction avec connecteurs

Mais bien sûr qu'ils sont inutiles, pour ne pas dire bêtes, vos sujets de rédaction ! Et ennuyeux ! Quoi de plus enquiquinant, en effet, que de devoir pondre plusieurs centaines de mots, y compris Dieu sait combien d'idées reçues — et de connecteurs ! — sur des poncifs tels que le sida, l'immigration et l'égalité des femmes ! Et les films, vous ne voulez pas qu'on en parle ? Après tout, rester assis dans le noir deux heures durant à regarder Gérard Depardieu est un acte d'intellectuel, n'est-ce pas ? Un film consacré à des Jeux olympiques où triompherait une immigrée atteinte du sida, voilà selon vous sans doute un bon sujet, permettant de parler en un seul coup de trois ou quatre d'entre eux. Mais en fait, quoi de plus futile ?

D'abord, pour bien parler des Jeux olympiques, appellation où on trouve ce mot *jeu*, passablement dérisoire et désuet, ne faudrait-il pas commencer par définir un peu ce que c'est que le jeu ? En quoi diffère-t-il effectivement du sport ? Kif-kif, jeu et sport ? Au contraire. Entre sport et jeu, il y a une différence essentielle, voire tout un monde. Ce qui les sépare c'est ce qui sépare bruit et envie de musique et amour. D'un côté, des névrosés qui se sentent tellement inférieurs qu'ils veulent qu'on les croie supérieurs à d'autres névrosés, qui se disputent, qui se droguent, qui se battent au besoin. De l'autre, des gens paisibles qui, voulant surtout s'amuser et participer au même plaisir, sont d'accord les uns avec les autres. Ici, des gens qui veulent gagner à tout prix. Là, des gens qui veulent bien jouer. Pas de sport sans rivalité, pas de jeu sans concertation. Bref, d'un côté, compétition, de l'autre, coopération.

Nationalisme, dites-vous ? Je veux bien le croire. C'est même là la circonstance la plus aggravante, circonstance d'ailleurs que ces « jeux » ont en commun avec le racisme et la guerre. Pourquoi après tout les Hitler, les Mussolini, les Staline, favorisent-ils tant le sport ? Ne comprennent-ils pas parfaitement que pour mobiliser, infantiliser, fanatiser les foules, il suffit de leur faire croire qu'en assistant à un spectacle sportif « nationalisé », ils démontrent une supériorité sur d'autres hommes, qu'ils font preuve de patriotisme ? Or, s'agissant de patriotisme, rappelons-nous ce que dit un Anglais à ce propos, à savoir que c'est le dernier refuge d'une canaille.

Publicité ? Mais cela crève les yeux. Les athlètes ont beau aimer leur métier, il n'en reste pas moins qu'ils ne sont plus que des panneaux publicitaires ambulants. Là comme ailleurs, c'est l'argent qui justifie tout, qui envahit tout, qui pourrit tout, qui empuante tout. Désormais, on participe non plus pour le plaisir de l'effort, non plus pour vivre avec l'autre cette minute de chaleur humaine, mais pour démontrer aux téléspectateurs du monde entier la supériorité supposée d'une boisson... imbuvable à la cocaïne.

Quant à l'égalité des femmes, ce n'est pas aux jeux Olympiques que vous la trouverez. Là, c'est plutôt la ségrégation totale. D'un côté, les durs, de l'autre, les molles. Sauf, certes, dans le kitsch. Là, de fait, femmes et hommes sont à égalité. On n'a qu'à regarder ces concours dits de patinage artistique. Ah ! on a le toupet d'appeler cela du sport ! Alors que ce n'est qu'une théorie de minets minaudant en smoking, de nymphettes affublées de fanfreluches de plastique rose, mimant sur une musique incontinente des sentiments à la guimauve. Oh ! ce sexisme imposé ! Oh ! cette hétérosexualité flagrante et obligatoire ! Oh ! ce mauvais goût institutionnalisé et retransmis aux quatre coins de la planète ! À quand les Jeux olympiques pour pédales, tantes, travelos, gouines et gougnottes barbues ? Des Jeux « gays », pourquoi pas ? On organise bien des « Jeux » pour ces autres exclus que sont les grands invalides en fauteuil roulant. Invertis de tous les pays, unissez-vous ! Vous n'avez à perdre que votre bon goût !

Ce texte contient 750 mots environ; il s'agit de le réduire à 300-350 mots. Il contient une (si ce n'est deux) fautes d'impression. Pouvez-vous la (ou les) trouver?

Le suicide a toujours été condamné par les autorités civiles et religieuses car il constitue le suprême défi à leur pouvoir. L'homme qui se tue proclame une liberté qui ne peut entraver aucune oppression. C'est la récupération désespérée d'un bien, sa propre vie, que l'Etat ou l'Eglise avaient tenté d'usurper. C'est pour cela que cette pratique fut toujours sévèrement sanctionnée. Sous l'Ancien Régime, le « suicidé » était passible... de mort. Peine que, pour des raisons évidentes, on commuait en galères. S'il est vrai que le suicide d'un être bien portant est toujours inacceptable, il appartient à la société de le prévenir en aidant les désespérés, non en les menaçant.

Tel est le vrai visage de l'interdit sur le suicide. Un visage totalement inacceptable. Car le droit de l'homme sur sa propre vie crée une liberté, mais ne contraint personne. Il n'impose aucune conduite déterminée. Ceux qui, par conviction religieuse ou autre, refusent l'idée de suicide ou d'euthanasie, ne sont pas moins respectables, mais n'en sont pas moins libres. Ici comme ailleurs, l'intolérance seule est haïssable.

En revanche, il est enfantin de prétendre résoudre le problème de la mort par le suicide. Bien des jeunes gens vont se répétant qu'ils ne connaîtront jamais l'agonie car à cinquante ans ils se tireront une balle dans la tête. Ils font généralement de bons octogénaires. La maîtrise de l'individu sur sa mort, dont le suicide n'est qu'un aspect, est beaucoup plus lourde d'implications et de conséquences, elle noue entre l'individu et la société un réseau complexe de droits et d'obligations.

Cette maîtrise, l'homme ne peut la refuser. Il doit s'efforcer de l'assumer, de ne pas démissionner entre les bras du médecin et de la société. L'idéal serait que chacun décide de sa mort, de sa consolation, religieuse, stoïcienne ou autre, bref qu'il l'intègre dans son destin. La réalité de tous les jours, c'est l'incroyant surpris par l'agonie qui se raccroche désespérément aux branches du crucifix, l'incurable découvrant sa condition de mortel et exigeant sa guérison de la médecine, l'être perdu, éperdu, quémandant l'aumône d'une promesse mensongère. Il est vain de penser que des efforts, purement individuels, dans l'indifférence générale de la société, feront évoluer progressivement les comportements d'une attitude à l'autre. Car la liberté du mourant ne saurait se ramener à l'alternative : avaler le tube de barbituriques, ou s'abandonner entrer les bras de la médecine. La réalité est infiniment plus complexe.

Aujourd'hui, la plupart des grands malades ne sont pas en état de contrôler leur agonie. Ils subissent celle que leur impose l'autorité médicale sans pouvoir choisir entre la lutte « au finish » contre la maladie, l'absorption d'un poison brutal, en passant par toutes les voies intermédiaires, du médicament à la drogue. N'ayant à leur disposition ni les ressources psychologiques ni les moyens médicaux, ils dépendent entièrement des soignants.

L'autorité médicale se trouve investie d'un pouvoir et d'une responsabilité qui ne devraient lui revenir que dans les cas où l'intéressé n'est pas en état d'assumer son propre rôle. Pourtant c'est presque toujours elle qui doit décider à la place du malade. Ce n'est pas seulement la situation de fait, c'est pratiquement la situation de droit. Le médecin, prisonnier de sa déontologie, se conforme à la règle de conduite que la société lui impose. Il doit lutter. Si le malade ne veut pas subir cette loi, il doit se passer complètement de la médecine, rester chez lui, sans secours compétents, sans traitement contre la souffrance, et se tirer une balle dans la tête à l'instant qu'il aura choisi. Le médecin compatissant qui décide d'obéir à son patient plutôt qu'à la règle sociale, risque à tout moment d'être traduit devant un tribunal.

Le corps médical commence à être accablé par cet excès de pouvoir et de responsabilités. Car en dépit des normes fixées par la société, il reste décideur et non seulement exécutant, puisqu'il existe autant de situations différentes que de malades.

Le médecin qui choisit de suivre son malade plutôt que la loi, agit en silence, et se cache de sa pitié comme d'une faute. C'est le règne de la clandestinité. Du tabou.

Des actes de simple humanité s'avouent en confidence comme des forfaits déshonorants. N'est-ce pas aberrant ? Et cette aberration ne prouve-t-elle pas que le problème est posé à l'envers ?

François de Closets: *La France et ses mensonges*

exercice à remettre le vendredi 1 août, peu avant 17 heures 31

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit n° 8 : résumé avec connecteurs

S'agissant d'un résumé, je vous rappelle les quelques règles dont il convient de tenir compte : bien dégager les idées principales ; respecter les paragraphes ; se mettre à la place de l'auteur sans pour autant emprunter ses mots ; ne rien ajouter ; ne rien omettre or.

Vous placerez dans votre texte 5 ou 6 des formules suivantes : par ailleurs ; par contre ; d'autre part ; d'un côté [...] de l'autre ; quant à [lui] ; le *si* d'opposition ; en outre ;

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

petit exercice pas trop génial hélas ![1] à faire en classe

Il s'agit d'ajouter à ces phrases des structures permettant de préciser certains rapports conceptuels, soit en en faisant une seule phrase, soit en les gardant indépendantes. Avec certaines d'entre elles, il y aurait 2 ou 3 possibilités différentes...

1 Faute de trois accessoires essentiels, ma vieille grand-mère ne braque plus les banques. Elle a perdu sa jambe de bois, sa moustache est toute mangée des mites et elle a prêté sa mitraillette à la voisine.

2 Selon le *Petit Robert*, l'expression adverbiale *au final* est formée sur l'adjectif *final*. Elle dérive du nom *le finale*.

3 Elle aime tous les légumes, surtout les pommes de terre à l'ail. Il déteste les endives.

4 Elle n'aime plus sortir la nuit. Elle a eu peur l'autre soir en revenant du cinéma.

5 Elle n'aime plus nager la nuit. Elle a eu peur l'autre soir en plongeant. Elle trouve qu'il fait trop froid.

6 Débats et discussions font rage. On veut désarmer tous les fous qui possèdent des armes à feu. On veut faire exception pour les tireurs sportifs.

7 Il est très beau et très riche. Tout le monde semble l'apprécier. Il a tendance à croire que tout lui est permis. Je le méprise.

8 La version de ce dictionnaire qui circule en France s'appelle le *Robert-Collins*. Celle qui circule dans le monde anglophone s'appelle le *Collins-Robert*.

9 S'agissant de patriotisme, rappelons-nous ce qu'en a dit un Anglais. C'est le dernier refuge d'une canaille.

10 Les coureurs cyclistes continuent à aimer leur sport. Même les amateurs ne sont plus que des panneaux publicitaires sur roues.

11 Quant à l'égalité des sexes, ce n'est pas aux Jeux olympiques que vous la trouverez. Sauf dans le kitsch.

12 Elle l'a laissé tomber. Il était sorti avec sa copine.

---

[1] Mes — une fois n'étant pas coutume — excuses.

exercice no. 10 : une version possible du texte d'Orwell

Ce n'est pas une figure de style, ce n'est rien moins qu'une constatation que de dire que le cuisinier français est capable de cracher dans la soupe — pourvu qu'il n'ait pas l'intention d'en manger lui-même, s'entend. Certes, c'est un artiste. Seulement, la propreté n'a pas grand-chose à voir avec son art. On peut dire même que, dans une certaine mesure, il est malpropre précisément parce qu'il est artiste, étant donné qu'un plat, pour avoir l'air appétissant, exige des procédés sales. Lorsque par exemple on soumet un bifteck au chef de cuisine, celui-ci n'y va pas avec une fourchette. Au contraire, il prend la pièce de viande entre ses doigts et la fait claquer contre l'assiette ; il passe son pouce autour de l'assiette, le suce pour goûter la sauce, recommence le même geste et lèche son pouce une deuxième fois, avant de faire un pas en arrière pour contempler la viande tel un peintre qui jugerait un tableau. Enfin, voluptueusement, en la pétrissant de ses doigts gras et roses, chacun desquels il a déjà léché mille fois au cours de la matinée, il la remet à sa place. S'estimant satisfait, il s'empare d'un torchon pour effacer les empreintes que ses doigts ont laissées sur l'assiette, laquelle il tend au serveur. Celui-ci, bien entendu, trempe à son tour ses doigts dans la sauce, ses doigts graisseux et écœurants qu'il ne cesse de passer dans ses cheveux enduits de pommade. Dans un restaurant parisien, chaque fois que l'on paye un plat de viande plus de, mettons, dix francs, on peut être certain qu'il a été tripatouillé de cette manière. Dans les gargotes, par contre, ce n'est plus pareil ; là, on n'apporte pas le même soin à la préparation de la viande — on se contente de la prendre à la fourchette dans la poêle et la flanquer dans une assiette, sans la patouiller. Bref, à peu de chose près, plus on paie son repas, plus on est obligé de consommer de la sueur et des postillons avec.

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit n°. 11 : passage à traduire et à résumer

[Je vous signale que ce passage est tiré de la préface d'un livre traitant d'un genre littéraire : celui de l'autobiographie.]

1 traduisez en français

It may not be out of place to introduce this book with an autobiographical comment on how I came to undertake it.

I had spent some years in the intensive study of imaginative and philosophical literature, and was continually brought up against the problem of the contrast between the meaning of a man's work and life for us, the 'likeness' we make, and his own image or idea of himself. We generally underestimate the importance in a man's life of his 'life-illusion', and I wanted to compensate this bias by studying autobiography, the record of this illusion.

Personal experiences reinforced, and perhaps in reality prompted, this purpose. I was frequently startled to find that for other people I was a person with definite characteristics, who in given circumstances could be expected to have certain views and to act in certain ways; while I remained in my own eyes rather indefinite and capable of unforeseeable reactions. I came to realise that I was deluding myself in some degree, but felt that the others were deluding themselves about me also. I am not so fixed as I appear to them, and I am not so indeterminate as I assume. Thinking over recent changes in my thoughts and habits, I found it immensely difficult to decide whether they were foreseeable, as the assertion of a deeper trend over less fundamental attitudes, or whether they were something really new. In either case, it seemed curious that I should be so anxious to persuade myself that I was consistent, that this 'I' was an identity; for even if something new had emerged, I tried to prove to myself that it grew organically out of the old. As if freedom could mean something to me only if it was destiny, as if a choice was satisfactory only if it imposed itself as my nature.

This intellectual problem presented itself as an insistent moral pressure.

Roy Pascal : *Design and Truth in Autobiography*

2 En français, exprimez en une seule phrase (bien faite, s'il vous plaît) ce que vous voyez comme le thème de ce passage

exercice à remettre le vendredi 12 septembre cinq minutes avant 17 heures 35

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit n° 10 : passage à traduire et à résumer

[Je vous signale que la feuille sur la coordination (à l'anglaise) & la subordination (à la française) est susceptible d'éclaircir certains des problèmes que ce morceau risque de vous poser.]

1 traduisez en français :

It is not a figure of speech, it is a mere statement of fact to say that a French cook will spit in the soup — that is, if he is not going to drink it himself. He is an artist, but his art is not cleanliness. To a certain extent he is even dirty because he is an artist, for food, to look smart, needs dirty treatment. When a steak, for instance, is brought up for the head cook's inspection, he does not handle it with a fork. He picks it up in his fingers and slaps it down, runs his thumb round the dish and licks it to taste the gravy, runs it round and licks again, then steps back and contemplates the piece of meat like an artist judging a picture, then presses it lovingly into place with his fat, pink fingers, every one of which he has licked a hundred times that morning. When he is satisfied, he takes a cloth and wipes his fingerprints from the dish, and hands it to the waiter. And the waiter, of course, dips *his* fingers into the gravy — his nasty, greasy fingers which he is for ever running through his brilliantined hair. Whenever one pays more than, say, ten francs for a dish of meat in Paris, one may be certain that it has been fingered in this manner. In very cheap restaurants it is different; there, the same trouble is not taken over the food, and it is just forked out of the pan and flung on to a plate, without handling. Roughly speaking, the more one pays for food, the more sweat and spittle one is obliged to eat with it.

George Orwell: *Down and Out in Paris and London*

2 En une seule phrase, en français, résumez ce que vous voyez comme l'essentiel de ce passage.

exercice à remettre le vendredi 29 août quelques minutes avant 17 heures 35

exercice à faire en classe

passage à traduire en français

Josephine hoped to persuade Napoleon that, although they could have no children of their own, there was no reason why a child of her daughter, Hortense, and his brother, Louis, should not be adopted by him as his ultimate heir. Napoleon was more than ready to listen to her plan for he, too, accepted that his wife was now too old to have children. He also believed that he was sterile and did not treat seriously Lucien's malicious suggestion that he should divorce Josephine, marry a Spanish Infanta and establish a dynasty of his own. The unwilling Hortense was coerced by her mother into accepting Louis' proposal and the engagement was formally announced in October.

The Bonapartes were furious at the success of Josephine's intrigue and were under no illusions as to what prompted it. But rage though they did, Louis stood his ground, insisting he was in love with Hortense, and the plans for the marriage went ahead. Caroline was probably warned by her family that her former close friendship with Josephine and Hortense was a betrayal of Bonaparte interests. Did she realise that any children Louis and Hortense might have would usurp the rights of her own dearly loved son and child to be? Lucien, who returned Josephine's detestation of him, probably convinced Caroline, in his vehement, highly articulate way, that Josephine and her children meant to oust them completely from Napoleon's favour. Caroline had always been jealous of Hortense, both for appropriating her position as the youngest girl in the family and because she had been held up as a model for her to imitate. She now had this jealousy blown upon by Joseph, Lucien and Elisa and stirred into resentment.

Joan Bear : *Caroline Murat*

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit n°. 10 : passage à traduire et à résumer

1 traduisez en français

It may not be out of place to introduce this book with an autobiographical comment on how I came to undertake it.

I had spent some years in the intensive study of imaginative and philosophical literature, and was continually brought up against the problem of the contrast between the meaning of a man's work and life for us, the 'likeness' we make, and his own image or idea of himself. We generally underestimate the importance in a man's life of his 'life-illusion', and I wanted to compensate this bias by studying autobiography, the record of this illusion.

Personal experiences reinforced, and perhaps in reality prompted, this purpose. I was frequently startled to find that for other people I was a person with definite characteristics, who in given circumstances could be expected to have certain views and to act in certain ways; while I remained in my own eyes rather indefinite and capable of unforeseeable reactions. I came to realise that I was deluding myself in some degree, but felt that the others were deluding themselves about me also. I am not so fixed as I appear to them, and I am not so indeterminate as I assume. Thinking over recent changes in my thoughts and habits, I found it immensely difficult to decide whether they were foreseeable, as the assertion of a deeper trend over less fundamental attitudes, or whether they were something really new. In either case, it seemed curious that I should be so anxious to persuade myself that I was consistent, that this 'I' was an identity; for even if something new had emerged, I tried to prove to myself that it grew organically out of the old. As if freedom could mean something to me only if it was destiny, as if a choice was satisfactory only if it imposed itself as my nature.

This intellectual problem presented itself as an insistent moral pressure.

Roy Pascal : *Design and Truth in Autobiography*

2 en français, exprimez en une seule phrase ce que vous voyez comme le thème de ce passage

exercice à remettre le vendredi 29 août cinq minutes avant 17 heures 35

l'exercice no. 11 : une version possible

S'agissant d'autobiographie, plaçons ici une remarque... autobiographique qui explique un peu l'origine de ce livre.

Maintes fois, au cours des années que j'avais consacrées à l'étude intensive de la littérature, tant imaginative que philosophique, j'avais été amené à considérer l'incontournable énigme du contraste qui s'établit entre, d'un côté, la signification, pour nous, de la vie et de l'œuvre de tel homme, le portrait que nous nous faisons de lui, et de l'autre l'image ou l'idée qu'il se fait de lui-même. En général, nous sous-estimons l'importance qu'a pour la vie d'un homme cette « illusion vitale ». C'est là une prévention dont je prétendais faire la part ; et c'est en étudiant l'autobiographie, registre de cette illusion, que j'ai décidé de le faire.

Cette intention se trouva alors renforcée par certaines expériences personnelles — à moins que celles-ci me l'aient en réalité inspirée. Ainsi, j'ai souvent été étonné d'apprendre que, pour d'autres personnes, j'étais un individu doté de caractéristiques bien définies, chez qui on s'attendait à trouver telle ou telle opinion, que l'on s'attendait à voir agir de telle ou telle manière. Alors que pour moi-même au contraire je restais indéfini, capable plutôt de réactions imprévisibles. Or j'en vins à comprendre que, dans une certaine mesure, je me dupais ; et à avoir l'impression que les autres se dupaient aussi à mon égard. Je n'ai ni cette fixité que voit en moi le regard d'autrui, ni ce flou que je me complais à voir en moi-même. En resongeant à des changements qui s'étaient produits récemment dans mes idées et dans mes habitudes, j'eus une difficulté énorme à décider si ces changements avaient été prévisibles — s'ils représentaient en somme une tendance profonde s'affirmant au travers d'attitudes plus superficielles — ou s'ils étaient plutôt quelque chose de bien nouveau. Dans les deux cas, ce qui m'a semblé curieux, c'est que j'aie eu tellement envie de me persuader que j'étais doué de conséquence, que ce « moi » dont il s'agissait représentait une identité. Car, même s'il y avait en moi du nouveau, je m'efforçais de me prouver que ce nouveau n'était qu'une croissance organique, sortie de l'ancien. Bref, tout se passait comme si la liberté n'avait de sens pour moi qu'en tant que fatalité, comme si le seul choix qui puisse m'être acceptable serait celui que m'imposerait ce qui était censé être ma nature.

Si intellectuel qu'il fût, ce problème, c'est sous la forme d'une pression morale persistante qu'il se présentait.

Résumé :

Méditation autobiographique sur le moi et sur les paradoxes que comportent les notions d'identité et de liberté : plus on change, plus on a l'impression de rester fidèle à soi ; plus on se sent capable d'inconséquences, plus les autres voient en nous la conséquence.

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit n° 11 : passage à traduire et à résumer

1 traduisez en français :

It is not a figure of speech, it is a mere statement of fact to say that a French cook will spit in the soup — that is, if he is not going to drink it himself. He is an artist, but his art is not cleanliness. To a certain extent he is even dirty because he is an artist, for food, to look smart, needs dirty treatment. When a steak, for instance, is brought up for the head cook's inspection, he does not handle it with a fork. He picks it up in his fingers and slaps it down, runs his thumb round the dish and licks it to taste the gravy, runs it round and licks again, then steps back and contemplates the piece of meat like an artist judging a picture, then presses it lovingly into place with his fat, pink fingers, every one of which he has licked a hundred times that morning. When he is satisfied, he takes a cloth and wipes his fingerprints from the dish, and hands it to the waiter. And the waiter, of course, dips *his* fingers into the gravy — his nasty, greasy fingers which he is for ever running through his brilliantined hair. Whenever one pays more than, say, ten francs for a dish of meat in Paris, one may be certain that it has been fingered in this manner. In very cheap restaurants it is different; there, the same trouble is not taken over the food, and it is just forked out of the pan and flung on to a plate, without handling. Roughly speaking, the more one pays for food, the more sweat and spittle one is obliged to eat with it.

George Orwell: *Down and Out in Paris and London*

2 En une seule phrase, en français, résumez ce que vous voyez comme l'essentiel de ce passage.

exercice à remettre le vendredi 12 septembre peu avant 17 heures 32

exercice n°. 12 : passage à traduire et à résumer

La comédie du souvenir

[texte qui date, je vous le signale, de 1970]

1 traduisez ce passage en anglais :

Se souvenir... O Dieu, qui pourrait avoir oublié, ce qui s'appelle oublier ? En ces journées par quoi l'on entend célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la libération des camps de déportés, ce ne sont pas les souvenirs qui manquent. Ce serait plutôt le goût de les évoquer.

Ou alors il faut mentir, farder, entrer dans le jeu qui se joue aujourd'hui pour faire comme si les années quarante furent, après la défaite, celles de l'immense soulèvement d'un peuple cabré contre l'occupant.
[...]
Malheur à qui remue le fond d'une nation, a dit je ne sais plus qui, Chamfort peut-être, à moins que ce ne soit Rivarol. Le fond avait eu le temps, pendant quatre ans, de remonter à la surface jusqu'à ce que le pays pue de partout, et surtout de la tête. Mais, en avril 1945, c'était à peu près fini. C'est alors que l'on a su. Que l'on a su ce qui, dans les camps, s'était passé.

La guerre, ce n'était pas la guerre. C'était une invention proprement fantastique, qui consistait non pas à tuer l'ennemi, mais à lui faire perdre, à ses propres yeux, son état d'être humain.

Il y a eu ce camp où les SS ne laissaient les femmes marcher qu'à quatre pattes. Il y a eu, partout, la scène de la soupe volontairement renversée sur le sol pour que les détenus, affamés jusqu'à l'hallucination, se mettent à plat ventre et lapent. Il y a eu, à travers tous les camps, une entreprise, unique dans l'Histoire, de dégradation systématique menée au niveau d'un État : traitez les hommes comme de la boue, ils deviendront réellement de la boue. Telle était la doctrine. Entreprise abjecte, inexplicable, perversion dont le récit, par un seul, eût laissé incrédule, mais il en restait assez pour témoigner que l'indicible avait eu lieu.

En vérité, il en restait peu. Deux cent vingt mille déportés s'étaient fondus, épuisés, poussière dans la poussière, avec la terre d'Allemagne. [...]

Rien de froid comme les chiffres. Mais que surgissent, dans la mémoire, un visage, deux visages, cherchés en vain pendant des jours et des jours, il y a vingt-cinq ans, parmi les squelettes vivants qui hantaient l'hôtel Lutétia à Paris, où arrivaient les rapatriés, et le souvenir devient intolérable. Il ne faut pas se souvenir.

Ce n'étaient pas des prisonniers qui revenaient, un peu maigres, ahuris et penauds, comme sont toujours les prisonniers. C'étaient des hommes et des femmes qui avaient vu le mal absolu, et qui en gardaient comme une taie sur les yeux. Beaucoup refusaient d'en parler et s'y sont toujours refusés.

D'autres, simplement, ne savaient pas comment le faire. Alors, autour d'eux, on s'étonnait qu'ayant descendu le dernier cercle de l'enfer, ils en remontent dépourvus de vocabulaire, et capables éventuellement de mauvaise humeur pour un café servi tiède. Pour avoir été déportés, ils n'en étaient pas devenus des saints, des conteurs ou des philosophes.

Françoise Giroud : *Une poignée d'eau*

2 en une seule phrase, en français, résumez ce passage

exercice à remettre le vendredi 10 octobre, peu avant 17 heures 32

exercice nº. 12 : une version possible

The Farce of Remembrance

« La comédie du souvenir »
[de Françoise Giroud]

Remember, remember ... Ye Gods, could anyone ever forget, genuinely forget? There's no lack of memories to accompany this purported celebration of the twenty-fifth anniversary of the liberation of the concentration camps. What *is* lacking is the desire to recall them. The alternative is to lie, disguise the truth, go along with the general pretence nowadays that, after the fall of France, the early 1940s was a time of stiff and single-minded national resistance against the Nazis.

Someone, possibly Chamfort, or else Rivarol, once said, 'Woe betide whoever disturbs the dregs of a nation.' Over those four years, the dregs had had time to reach the surface, till the whole country stank, especially at the top. However, by April 1945, it was all but over. And that was when we found out what had been happening in the camps.

War was not war. It was literally inconceivable, a construction of fantasy, designed not for killing one's enemies, but for making them lose their human state in their own eyes.

There was one camp where the SS guards made the women walk on hands and knees. There were countless camps where the soup was deliberately poured on to the ground, so that the inmates, starved to hallucination, would grovel on the floor and lick it up. Each and every camp was part of a state-run system of degradation, an undertaking without parallel in the whole of history. If you treat people like mud, mud is what they become, that was the principle. It was a revolting, incomprehensible undertaking, a perversion which would have beggared belief if only one person had lived to tell the tale. But there were enough of them left to attest that the unspeakable had taken place.

Actually, there were not that many of them left. 220,000 of those deported had been worn out, worn away, ground into dust, turned into the soil of Germany.

There is nothing as faceless as figures. But if you have a sudden glimpse from twenty-five years ago of a face, or two faces, that you sought in vain day after day among the living skeletons haunting the Hôtel Lutétia in Paris, where the survivors were arriving, then memory becomes unbearable. One must not remember.

These were not just released prisoners coming home, looking thinner, bewildered and contrite as prisoners always do. They were men and women who had seen absolute evil and who never recovered from the sight. Many of them refused to speak of it then and go on refusing to speak of it now.

Others were just incapable of speaking about it. People who knew them were surprised that they could have gone down into the deepest circle of hell and come back up without words to tell of it, yet could be heard to grumble if their coffee wasn't hot enough. Being in a concentration camp hadn't turned them into saints, story-tellers or philosophers.

Résumé :

Méditation sur la laideur d'une époque et sur le paradoxe qui consiste à ne pas vouloir se rappeler une vérité trop douloureuse, face à des gens qui préfèrent une mémoire fausse.

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice n°. 12 : passage à traduire et à résumer

La comédie du souvenir

[texte qui date, je vous le signale, de 1970]

1 traduisez ce passage en anglais :

Se souvenir... O Dieu, qui pourrait avoir oublié, ce qui s'appelle oublier ? En ces journées par quoi l'on entend célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la libération des camps de déportés, ce ne sont pas les souvenirs qui manquent. Ce serait plutôt le goût de les évoquer.

Ou alors il faut mentir, farder, entrer dans le jeu qui se joue aujourd'hui pour faire comme si les années quarante furent, après la défaite, celles de l'immense soulèvement d'un peuple cabré contre l'occupant.
[...]
Malheur à qui remue le fond d'une nation, a dit je ne sais plus qui, Chamfort peut-être, à moins que ce ne soit Rivarol. Le fond avait eu le temps, pendant quatre ans, de remonter à la surface jusqu'à ce que le pays pue de partout, et surtout de la tête. Mais, en avril 1945, c'était à peu près fini. C'est alors que l'on a su. Que l'on a su ce qui, dans les camps, s'était passé.

La guerre, ce n'était pas la guerre. C'était une invention proprement fantastique, qui consistait non pas à tuer l'ennemi, mais à lui faire perdre, à ses propres yeux, son état d'être humain.

Il y a eu ce camp où les SS ne laissaient les femmes marcher qu'à quatre pattes. Il y a eu, partout, la scène de la soupe volontairement renversée sur le sol pour que les détenus, affamés jusqu'à l'hallucination, se mettent à plat ventre et lapent. Il y a eu, à travers tous les camps, une entreprise, unique dans l'Histoire, de dégradation systématique menée au niveau d'un État : traitez les hommes comme de la boue, ils deviendront réellement de la boue. Telle était la doctrine. Entreprise abjecte, inexplicable, perversion dont le récit, par un seul, eût laissé incrédule, mais il en restait assez pour témoigner que l'indicible avait eu lieu.

En vérité, il en restait peu. Deux cent vingt mille déportés s'étaient fondus, épuisés, poussière dans la poussière, avec la terre d'Allemagne. [...]

Rien de froid comme les chiffres. Mais que surgissent, dans la mémoire, un visage, deux visages, cherchés en vain pendant des jours et des jours, il y a vingt-cinq ans, parmi les squelettes vivants qui hantaient l'hôtel Lutétia à Paris, où arrivaient les rapatriés, et le souvenir devient intolérable. Il ne faut pas se souvenir.

Ce n'étaient pas des prisonniers qui revenaient, un peu maigres, ahuris et penauds, comme sont toujours les prisonniers. C'étaient des hommes et des femmes qui avaient vu le mal absolu, et qui en gardaient comme une taie sur les yeux. Beaucoup refusaient d'en parler et s'y sont toujours refusés.

D'autres, simplement, ne savaient pas comment le faire. Alors, autour d'eux, on s'étonnait qu'ayant descendu le dernier cercle de l'enfer, ils en remontent dépourvus de vocabulaire, et capables éventuellement de mauvaise humeur pour un café servi tiède. Pour avoir été déportés, ils n'en étaient pas devenus des saints, des conteurs ou des philosophes.

Françoise Giroud : *Une poignée d'eau*

2 en une seule phrase, en français, résumez ce passage

exercice à remettre le vendredi 10 octobre, peu avant 17 heures 32

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

petit exercice pas trop génial hélas ![1] à faire en classe

Il s'agit d'ajouter à ces phrases des structures permettant de préciser certains rapports conceptuels, soit en en faisant une seule phrase, soit en les gardant indépendantes. Avec certaines d'entre elles, il y aurait 2 ou 3 possibilités différentes...

1 Faute de trois accessoires essentiels, ma vieille grand-mère ne braque plus les banques. Elle a perdu sa jambe de bois, sa moustache est toute mangée des mites et elle a prêté sa mitraillette à la voisine.

2 Selon le *Petit Robert*, l'expression adverbiale *au final* est formée sur l'adjectif *final*. Elle dérive du nom *le finale*.

3 Elle aime tous les légumes, surtout les pommes de terre à l'ail. Il déteste les endives.

4 Elle n'aime plus sortir la nuit. Elle a eu peur l'autre soir en revenant du cinéma.

5 Elle n'aime plus nager la nuit. Elle a eu peur l'autre soir en plongeant. Elle trouve qu'il fait trop froid.

6 Débats et discussions font rage. On veut désarmer tous les fous qui possèdent des armes à feu. On veut faire exception pour les tireurs sportifs.

7 Il est très beau et très riche. Tout le monde semble l'apprécier. Il a tendance à croire que tout lui est permis. Je le méprise.

8 La version de ce dictionnaire qui circule en France s'appelle le *Robert-Collins*. Celle qui circule dans le monde anglophone s'appelle le *Collins-Robert*.

9 S'agissant de patriotisme, rappelons-nous ce qu'en a dit un Anglais. C'est le dernier refuge d'une canaille.

10 Les coureurs cyclistes continuent à aimer leur sport. Même les amateurs ne sont plus que des panneaux publicitaires sur roues.

11 Quant à l'égalité des sexes, ce n'est pas aux Jeux olympiques que vous la trouverez. Sauf dans le kitsch.

12 Elle l'a laissé tomber. Il était sorti avec sa copine.

---

[1] Mes — une fois n'étant pas coutume — excuses.

Ce texte contient 750 mots environ; il s'agit de le réduire à 300-350 mots. Il contient une (si ce n'est deux) fautes d'impression. Pouvez-vous la (ou les) trouver?

Le suicide a toujours été condamné par les autorités civiles et religieuses car il constitue le suprême défi à leur pouvoir. L'homme qui se tue proclame une liberté qui ne peut entraver aucune oppression. C'est la récupération désespérée d'un bien, sa propre vie, que l'Etat ou l'Eglise avaient tenté d'usurper. C'est pour cela que cette pratique fut toujours sévèrement sanctionnée. Sous l'Ancien Régime, le « suicidé » était passible... de mort. Peine que, pour des raisons évidentes, on commuait en galères. S'il est vrai que le suicide d'un être bien portant est toujours inacceptable, il appartient à la société de le prévenir en aidant les désespérés, non en les menaçant.

Tel est le vrai visage de l'interdit sur le suicide. Un visage totalement inacceptable. Car le droit de l'homme sur sa propre vie crée une liberté, mais ne contraint personne. Il n'impose aucune conduite déterminée. Ceux qui, par conviction religieuse ou autre, refusent l'idée de suicide ou d'euthanasie, ne sont pas moins respectables, mais n'en sont pas moins libres. Ici comme ailleurs, l'intolérance seule est haïssable.

En revanche, il est enfantin de prétendre résoudre le problème de la mort par le suicide. Bien des jeunes gens vont se répétant qu'ils ne connaîtront jamais l'agonie car à cinquante ans ils se tireront une balle dans la tête. Ils font généralement de bons octogénaires. La maîtrise de l'individu sur sa mort, dont le suicide n'est qu'un aspect, est beaucoup plus lourde d'implications et de conséquences, elle noue entre l'individu et la société un réseau complexe de droits et d'obligations.

Cette maîtrise, l'homme ne peut la refuser. Il doit s'efforcer de l'assumer, de ne pas démissionner entre les bras du médecin et de la société. L'idéal serait que chacun décide de sa mort, de sa consolation, religieuse, stoïcienne ou autre, bref qu'il l'intègre dans son destin. La réalité de tous les jours, c'est l'incroyant surpris par l'agonie qui se raccroche désespérément aux branches du crucifix, l'incurable découvrant sa condition de mortel et exigeant sa guérison de la médecine, l'être perdu, éperdu, quémandant l'aumône d'une promesse mensongère. Il est vain de penser que des efforts, purement individuels, dans l'indifférence générale de la société, feront évoluer progressivement les comportements d'une attitude à l'autre. Car la liberté du mourant ne saurait se ramener à l'alternative : avaler le tube de barbituriques, ou s'abandonner entrer les bras de la médecine. La réalité est infiniment plus complexe.

Aujourd'hui, la plupart des grands malades ne sont pas en état de contrôler leur agonie. Ils subissent celle que leur impose l'autorité médicale sans pouvoir choisir entre la lutte « au finish » contre la maladie, l'absorption d'un poison brutal, en passant par toutes les voies intermédiaires, du médicament à la drogue. N'ayant à leur disposition ni les ressources psychologiques ni les moyens médicaux, ils dépendent entièrement des soignants.

L'autorité médicale se trouve investie d'un pouvoir et d'une responsabilité qui ne devraient lui revenir que dans les cas où l'intéressé n'est pas en état d'assumer son propre rôle. Pourtant c'est presque toujours elle qui doit décider à la place du malade. Ce n'est pas seulement la situation de fait, c'est pratiquement la situation de droit. Le médecin, prisonnier de sa déontologie, se conforme à la règle de conduite que la société lui impose. Il doit lutter. Si le malade ne veut pas subir cette loi, il doit se passer complètement de la médecine, rester chez lui, sans secours compétents, sans traitement contre la souffrance, et se tirer une balle dans la tête à l'instant qu'il aura choisi. Le médecin compatissant qui décide d'obéir à son patient plutôt qu'à la règle sociale, risque à tout moment d'être traduit devant un tribunal.

Le corps médical commence à être accablé par cet excès de pouvoir et de responsabilités. Car en dépit des normes fixées par la société, il reste décideur et non seulement exécutant; puisqu'il existe autant de situations différentes que de malades.

Le médecin qui choisit de suivre son malade plutôt que la loi, agit en silence, et se cache de sa pitié comme d'une faute. C'est le règne de la clandestinité. Du tabou.

Des actes de simple humanité s'avouent en confidence comme des forfaits déshonorants. N'est-ce pas aberrant ? Et cette aberration ne prouve-t-elle pas que le problème est posé à l'envers ?

François de Closets: *La France et ses mensonges*

exercice à remettre le vendredi 1 août, peu avant 17 heures 31

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice écrit nº 8 : résumé avec connecteurs

S'agissant d'un résumé, je vous rappelle les quelques règles dont il convient de tenir compte : bien dégager les idées principales ; respecter les paragraphes ; se mettre à la place de l'auteur sans pour autant emprunter ses mots ; ne rien ajouter ; ne rien omettre or.

Vous placerez dans votre texte 5 ou 6 des formules suivantes : par ailleurs ; par contre ; d'autre part ; d'un côté [...] de l'autre ; quant à [lui] ; le *si* d'opposition ; en outre ;

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

coordination (à l'anglaise) & subordination (à la française) :
quelques phrases à regarder en classe

1 I regret that I have been unable to find any Australian locations for this item and as you have not asked me to try overseas the request will be cancelled.

(from a statement on inter-library loans from ANU Library).

2 "It was snowing the next day and we stayed in."

3 The judges of the court martial had not been discreet and it soon became known that they had been shown secret documents.

(from D.W. Brogan: *The Development of Modern France*)

4 Sometimes he bought too many suits of clothes or gave too many champagne suppers and ran into debt.

5 "I had a meeting in Newcastle, so I went to a travel agency in Civic to book my flight."

6 In Anglo-Saxon countries his reputation has not fallen but young Frenchmen have almost ignored him.

(from Patrick McCarthy: *Camus : a Critical Study of his Life & Work*)

7 The AMA has split, with several hundred of its members demanding that the President resign.

(from a news item in a daily newspaper*)

8 "The heels in my squash shoes had disintegrated and I hadn't noticed."

9 I am a keen reader of *The Canberra Times* and two articles on "homeless youth in Canberra" were brought to my attention by my English teacher.

(from a letter in *The Canberra Times*)

10 Voltaire might be an amateur in matters of science, but his approach was not that of a dilettante.

(John Hearsey : *Voltaire*)

11 "...Mahler's first four symphonies (with the Second, Third & Fourth forming a trilogy)..."

(from notes on a record cover**)

12 I was out of a job, and also I was getting married in the fall, so I needed somewhere to live.

---

* a small example of The Yobbo's 'with'.
** another one, begorrah!

l'exercice de ponctuation

version originale

Voici un livre qui fera date, un livre qui ne devrait plus quitter notre table, un livre dont quiconque aime les mots et use du langage ne devrait bientôt plus pouvoir se passer. Ce livre n'est pourtant ni un roman ni une biographie, genres où semble se concentrer exclusivement l'affection de nos contemporains.

Ce livre est un traité — genre austère, s'il en fut ! — et qui plus est, à l'âge du déni de l'orthographe, du mépris de la langue, de la délégitimation des lettres, un traité de ponctuation ! Et pourtant c'est le livre le plus vrai et le plus drôle, le plus juste et le plus réjouissant car, traitant de ponctuation, il parle de bien autre chose. Mais j'ai tort, et je me reprends, je devrais dire : il nous montre que parler de la ponctuation, c'est parler de bien autre chose, puisque c'est traiter de notre langage, c'est-à-dire de nous-même, de notre rapport au monde et de notre liberté. Du désir et de la loi ; de la règle et du plaisir ; de la modernité enfin.

Reprenons. Qu'est-ce que ponctuer ? C'est penser. « *La pensée comme l'être*, écrit Jacques Drillon, *se loge dans la plus petite des petites verges, la plus modeste des virgules.* » Forte entrée en matière, résumé de tout ! Bien sûr, la ponctuation est récente. Il est vrai que ni Thucydide ni les auteurs romains ne séparaient leurs mots, et que Rousseau et Diderot n'étaient en cette matière que des anarchistes. Mais depuis qu'au XIX^e^ siècle elle fut codifiée, la ponctuation est devenue un enjeu considérable. L'objet de passions, et même de haines. Et de fait, rien n'est moins facile que de la décrire, que de l'expliquer, que de l'interpréter — et de l'appliquer.

Redisons-le : ponctuer, c'est penser. La ponctuation est ce qui règle la langue mais la règle en mesure ; ce qui inscrit en elle notre voix et notre corps ; ce qui fait entendre, même dans le silence, qu'il y a dans l'organisation de la phrase, du texte, une rigueur et une folie. Si penser ne peut se passer de ponctuer — car la ponctuation subsiste même dans les textes d'où l'on a retiré tout signe de ponctuation —, c'est que l'on ne peut mouvoir son esprit que selon un ordre et selon un rythme. La ponctuation dit que la pensée est corps et que l'esprit est musicien.

Il fallait en effet un musicien pour écrire ce livre ; pour faire entendre — mot qui veut dire en même temps ouïr et comprendre — ce que c'est qu'écrire, mais aussi ce que c'est que lire. Tout texte se tient en effet dans cet entre-deux énigmatique où les mots écrits se font monde ; où le propos de l'auteur se fait proposition d'un sens que seul le lecteur accomplira. C'est en ce moment crucial du passage et de la transmission que la ponctuation opère. Elle relie la logique à l'expression ; la respiration à l'inspiration ; le rythme de la lecture à celui de l'écriture. Un monde virtuel s'anime alors, et prend corps, et danse.

P.O.M.Dumoy : *L'ami du lecteur*

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

1 Identifiez l'origine de la première phrase.

2 Qu'est-ce qu'un alexandrin ? Pourquoi l'auteur en parle-t-il ici ?

3 Qui est ce père Hugo de la ligne 3 ? Pourquoi l'auteur fait-il allusion à ce monsieur ?

4 Quel est ce point de vue d'ivrogne dont parle l'auteur à la ligne 3 ?

5 À la ligne 1, remplacez le connecteur par un autre sans changer le rapport entre les deux phrases.

6 À la ligne 4, ajoutez un connecteur en tête de la phrase qui commence *Le flacon...*

7 Que pensez-vous de cet « hélas ! » de la ligne 5 ?

8 Réécrivez la phrase qui commence « Les robes » (ligne 6), en utilisant le *si* d'opposition.

9 À la ligne 8, remplacez *Sans doute* par un autre connecteur ayant la même fonction.

10 Expliquez ces quatre *cru* dont il est question aux lignes 10, 15 et 20.

11 Pourquoi l'auteur n'aime-t-il pas cette mode dont il est question à la ligne 12 ?

12 Expliquez une *étiquette de fantaisie* (ligne 14).

13 Ajoutez un bon connecteur en tête de la phrase qui commence à la ligne 14.

14 Expliquez l'emploi du conditionnel *ferait* à la ligne 16.

15 Résumez en une seule phrase de quinze mots au maximum les deux phrases commençant à *Imaginez.*

16 Qu'est-ce que le Saint-Émilionnais (ligne 20) ?

17 Qu'est-ce qu'un *tableau galant* (ligne 21) ?

18 Exprimez en un seul mot l'idée représentée par *un auxiliaire de la galanterie, une sorte de trousse-cotillon.*

19 Dans la phrase qui commence à la ligne 22, le mot de *goût* a deux sens. Lesquels ?

20 À la ligne 24, identifiez le connecteur qui relie cette phrase à celle qui précède.

21 À la ligne 32, identifiez la fonction du pronom qui précède *être.*

22 À la ligne 40, sans changer le sens de la phrase, remplacez *ayant* par une autre partie du même verbe.

23 Décrivez la structure de base de la dernière phrase.

24 Quel ton percevez-vous dans ce passage ?

exercice à remettre le vendredi 18 avril à 17 heures 30 au plus tard

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

petit exercice pas trop génial hélas ![1] à faire en classe

Il s'agit d'ajouter à ces phrases des structures permettant de préciser certains rapports conceptuels, soit en en faisant une seule phrase, soit en les gardant indépendantes. Avec certaines d'entre elles, il y aurait 2 ou 3 possibilités différentes...

1 Faute de trois accessoires essentiels, ma vieille grand-mère ne braque plus les banques. Elle a perdu sa jambe de bois, sa moustache est toute mangée des mites et elle a prêté sa mitraillette à la voisine.

2 Selon le *Petit Robert*, l'expression adverbiale *au final* est formée sur l'adjectif *final*. Elle dérive du nom *le finale*.

3 Elle aime tous les légumes, surtout les pommes de terre à l'ail. Il déteste les endives.

4 Elle n'aime plus sortir la nuit. Elle a eu peur l'autre soir en revenant du cinéma.

5 Elle n'aime plus nager la nuit. Elle a eu peur l'autre soir en plongeant. Elle trouve qu'il fait trop froid.

6 Débats et discussions font rage. On veut désarmer tous les fous qui possèdent des armes à feu. On veut faire exception pour les tireurs sportifs.

7 Il est très beau et très riche. Tout le monde semble l'apprécier. Il a tendance à croire que tout lui est permis. Je le méprise.

8 La version de ce dictionnaire qui circule en France s'appelle le *Robert-Collins*. Celle qui circule dans le monde anglophone s'appelle le *Collins-Robert*.

9 S'agissant de patriotisme, rappelons-nous ce qu'en a dit un Anglais. C'est le dernier refuge d'une canaille.

10 Les coureurs cyclistes continuent à aimer leur sport. Même les amateurs ne sont plus que des panneaux publicitaires sur roues.

11 Quant à l'égalité des sexes, ce n'est pas aux Jeux olympiques que vous la trouverez. Sauf dans le kitsch.

12 Elle l'a laissé tomber. Il était sorti avec sa copine.

---

[1] Mes — une fois n'étant pas coutume — excuses.

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

exercice à faire en classe

dans ces deux petits textes, il s'agit de remettre les connecteurs à leur place

1 La tempête actuelle oblige Michel Rocard à se faire triplement violence. , en parlant publiquement de l'immigration, cela ne lui paraissait jusqu'ici ni nécessaire ni très sain. en renforçant un dispositif spécifique aux immigrés, au lieu de s'en tenir à une politique de droit commun. , en sacrifiant un petit peu à l'effet d'annonce, par un prochain catalogue de mesures.

2 les Espagnols, les Irlandais et les Écossais continuent d'attirer les grandes entreprises, on se réjouit en Limousin de la nouvelle selon laquelle « une importante société internationale » aurait l'intention de s'installer dans la région, et en Dordogne du fait que certains de nos partenaires européens ouvriront bientôt des usines à Périgueux. ♣, la France, qui occupe une position centrale dans l'Europe communautaire, devrait théoriquement bénéficier de ces nouvelles implantations. ♥, le cœur de l'Europe ne recouvre pas exactement le cœur du marché, compte tenu des disparités économiques importantes qui existent entre les pays de la Communauté.

Le « barycentre » du marché unique se situe ϖ quelque part à l'intérieur d'un quadrilatère défini approximativement par Paris, Londres, Amsterdam et Munich. S'implanter à l'extérieur de cette zone revient à accroître les coûts de distribution et de fonctionnement et entraîne pour les entreprises industrielles une perte relative de compétitivité qui ne peut être compensée que si, , les coûts de production, la fiscalité ou les aides publiques présentent un caractère véritablement incitatif.

♣, si ♥ l'Espagne, l'Irlande, l'Écosse et d'autres zones périphériques du marché offrent aux investisseurs des avantages substantiels, rien de tel n'existe pour les régions françaises excentrées. ♦, une entreprise industrielle reçoit aujourd'hui plus d'avantages si elle s'installe au Luxembourg, en Belgique ou ♥ dans certaines zones de la Lorraine que si elle s'implante en Bretagne ou en Aquitaine.

liste des quatorze mots-charnières qu'il s'agit de remettre à leur place:

ainsi ; alors que ; alors que ; certes ; d'abord ; donc ; effectivement ; en fait ; enfin ; même ; or ; par ailleurs ; puis ; toutefois

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

cours écrit : petit exercice à faire en classe

Avec chacune de ces phrases, il s'agit d'inventer deux autres : une qui puisse la précéder, une autre qui puisse la suivre. Dans cette phrase suivante, vous placerez, le cas échéant, un connecteur.

i Certes, il serait nunuche de prétendre que le Premier monstre n'avait pas menti.

ii En effet, il convient de prendre tout cela bien au sérieux.

iii De surcroît, l'Université n'avait jamais prétendu que le contraire.

iv Alors qu'en fait c'est M^lle^ Unetelle qui lui cherchait querelle.

v Si elle l'a laissé tomber, c'est au contraire parce qu'elle craignait le pire.

vi D'autant que sa fiancée avait une bien fâcheuse nouvelle à lui annoncer.

vii D'un côté, on louait, de l'autre on dénigrait.

viii D'autre part, c'est un livre qui, après deux pages, endort le lecteur.

ix Elle n'en a pas moins frôlé la mort dans cette circonstance.

x En revanche, c'est le parti travailliste qui a gagné les élections.

[Et si vous vouliez bien songer un peu à me faire rire...]

exercice à faire en classe

passage à traduire en français

Josephine hoped to persuade Napoleon that, although they could have no children of their own, there was no reason why a child of her daughter, Hortense, and his brother, Louis, should not be adopted by him as his ultimate heir. Napoleon was more than ready to listen to her plan for he, too, accepted that his wife was now too old to have children. He also believed that he was sterile and did not treat seriously Lucien's malicious suggestion that he should divorce Josephine, marry a Spanish Infanta and establish a dynasty of his own. The unwilling Hortense was coerced by her mother into accepting Louis' proposal and the engagement was formally announced in October.

The Bonapartes were furious at the success of Josephine's intrigue and were under no illusions as to what prompted it. But rage though they did, Louis stood his ground, insisting he was in love with Hortense, and the plans for the marriage went ahead. Caroline was probably warned by her family that her former close friendship with Josephine and Hortense was a betrayal of Bonaparte interests. Did she realise that any children Louis and Hortense might have would usurp the rights of her own dearly loved son and child to be? Lucien, who returned Josephine's detestation of him, probably convinced Caroline, in his vehement, highly articulate way, that Josephine and her children meant to oust them completely from Napoleon's favour. Caroline had always been jealous of Hortense, both for appropriating her position as the youngest girl in the family and because she had been held up as a model for her to imitate. She now had this jealousy blown upon by Joseph, Lucien and Elisa and stirred into resentment.

Joan Bear : *Caroline Murat*

l'exercice de ponctuation

version originale

Voici un livre qui fera date, un livre qui ne devrait plus quitter notre table, un livre dont quiconque aime les mots et use du langage ne devrait bientôt plus pouvoir se passer. Ce livre n'est pourtant ni un roman ni une biographie, genres où semble se concentrer exclusivement l'affection de nos contemporains.

Ce livre est un traité — genre austère, s'il en fut ! — et qui plus est, à l'âge du déni de l'orthographe, du mépris de la langue, de la délégitimation des lettres, un traité de ponctuation ! Et pourtant c'est le livre le plus vrai et le plus drôle, le plus juste et le plus réjouissant car, traitant de ponctuation, il parle de bien autre chose. Mais j'ai tort, et je me reprends, je devrais dire : il nous montre que parler de la ponctuation, c'est parler de bien autre chose, puisque c'est traiter de notre langage, c'est-à-dire de nous-même, de notre rapport au monde et de notre liberté. Du désir et de la loi ; de la règle et du plaisir ; de la modernité enfin.

Reprenons. Qu'est-ce que ponctuer ? C'est penser. « *La pensée comme l'être*, écrit Jacques Drillon, *se loge dans la plus petite des petites verges, la plus modeste des virgules.* » Forte entrée en matière, résumé de tout ! Bien sûr, la ponctuation est récente. Il est vrai que ni Thucydide ni les auteurs romains ne séparaient leurs mots, et que Rousseau et Diderot n'étaient en cette matière que des anarchistes. Mais depuis qu'au XIX^e^ siècle elle fut codifiée, la ponctuation est devenue un enjeu considérable. L'objet de passions, et même de haines. Et de fait, rien n'est moins facile que de la décrire, que de l'expliquer, que de l'interpréter — et de l'appliquer.

Redisons-le : ponctuer, c'est penser. La ponctuation est ce qui règle la langue mais la règle en mesure ; ce qui inscrit en elle notre voix et notre corps ; ce qui fait entendre, même dans le silence, qu'il y a dans l'organisation de la phrase, du texte, une rigueur et une folie. Si penser ne peut se passer de ponctuer — car la ponctuation subsiste même dans les textes d'où l'on a retiré tout signe de ponctuation —, c'est que l'on ne peut mouvoir son esprit que selon un ordre et selon un rythme. La ponctuation dit que la pensée est corps et que l'esprit est musicien.

Il fallait en effet un musicien pour écrire ce livre ; pour faire entendre — mot qui veut dire en même temps ouïr et comprendre — ce que c'est qu'écrire, mais aussi ce que c'est que lire. Tout texte se tient en effet dans cet entre-deux énigmatique où les mots écrits se font monde ; où le propos de l'auteur se fait proposition d'un sens que seul le lecteur accomplira. C'est en ce moment crucial du passage et de la transmission que la ponctuation opère. Elle relie la logique à l'expression ; la respiration à l'inspiration ; le rythme de la lecture à celui de l'écriture. Un monde virtuel s'anime alors, et prend corps, et danse.

P.O.M.Dumoy : *L'ami du lecteur*

FRENCH LANGUAGE IIB 1997

cours écrit : petit exercice à faire en classe

Avec chacune de ces phrases, il s'agit d'inventer deux autres : une qui puisse la précéder, une autre qui puisse la suivre. Dans cette phrase suivante, vous placerez, le cas échéant, un connecteur.

i Certes, il serait nunuche de prétendre que le Premier monstre n'avait pas menti.

ii En effet, il convient de prendre tout cela bien au sérieux.

iii De surcroît, l'Université n'avait jamais prétendu que le contraire.

iv Alors qu'en fait c'est M^lle^ Unetelle qui lui cherchait querelle.

v Si elle l'a laissé tomber, c'est au contraire parce qu'elle craignait le pire.

vi D'autant que sa fiancée avait une bien fâcheuse nouvelle à lui annoncer.

vii D'un côté, on louait, de l'autre on dénigrait.

viii D'autre part, c'est un livre qui, après deux pages, endort le lecteur.

ix Elle n'en a pas moins frôlé la mort dans cette circonstance.

x En revanche, c'est le parti travailliste qui a gagné les élections.

[Et si vous vouliez bien songer un peu à me faire rire...]

French Language IIB

d'ailleurs

Cet homme est un Gascon. Yeux brillants, carrure de mousquetaire, verbe provocateur. Il dit : *«Si, pour résorber mes sureffectifs, j'avais licencié 40 personnes, j'aurais eu moins d'ennuis avec les syndicats.»* Il ne l'a pas fait. Il estimait que ce n'était pas juste. Tout l'été, il s'est creusé les méninges avec son état-major pour dénicher une solution alternative. Et il a trouvé. Cet homme est un Gascon. D'ailleurs, il s'appelle Bordeaux, François-Xavier Bordeaux. Nommé il y a quelques mois, en Conseil des ministres, PDG de la Société bordelaise

17

de cette soirée-marathon, suivra la courbe des espoirs et des angoisses de Mme Veil. *«Mon médecin — c'est d'ailleurs mon fils — voulait que je reste à la maison.»* Longs couloirs, direction TF1. M. Veil conduit, discret et absolument disponible. On écoute

18

L'ÉVÉNEMENT DU JEUDI : Etiez-vous membre du Parti communiste ?
Mikhaïl KALACHNIKOV : Bien sûr. J'avais ma carte. Je l'ai toujours d'ailleurs.
■ Aujourd'hui que c'est devenu hors la loi, que ressentez-vous ?

19

mâles et courageuses! Un pays qui a su les dire et les entendre mérite d'avoir vaincu.

J'ai toujours haï l'optimisme, qui me paraît l'expression la plus caractéristique de la faiblesse d'âme (d'ailleurs il n'y a que les optimistes qui se suicident). Dans le cas d'un gouvernement, cela se double d'une insulte au peuple. L'optimisme officiel n'a rien de commun avec l'exaltation que communique une grande politique ou

21

Or, ce n'est pas la simple impuissance, mais

22 fidèle à ses principes. Il est vrai qu'on pourrait poser alors la question très générale (et d'ailleurs insoluble) de savoir dans quelle mesure notre éthique nous est imposée par nos limitations. Comme Lawrence se refuse délibérément à faire la théorie de son instabi-

une ambiance de palais italien. Au centre, une statue antique pose dans un gracieux déhanché. Ce n'est pas un éphèbe. C'est un écorché.

Le musée anatomique de la faculté de médecine de Montpellier est rare, splendide, mais non inoffensif. Il est d'ailleurs interdit aux enfants et aux adolescents non accompagnés. Le médical et le macabre valsent sur les parquets cirés de ce conservatoire, figé en l'état depuis la fin du siècle

23

L'utilisation plus importante du préservatif masculin dans les pays industrialisés que dans ceux du tiers-monde tient, au-delà des données économiques et culturelles, à la perception de plus en plus claire des dangers que constituent les maladies sexuellement transmissibles. Cette méthode est d'ailleurs la seule à être à la fois contraceptive et préventive contre ces affections. L'OMS estime à 250 millions au moins le nombre de cas annuels

24

y a dix ans, les deux tiers des cas survenaient chez des adultes de sexe masculin. En Europe et en Amérique du Nord, c'était la transmission par voie homosexuelle qui prédominait.

Cela est d'ailleurs toujours le cas en Europe occidentale où les cas de sida les plus nombreux sont encore observés parmi les homosexuels et les toxicomanes. Actuellement, si l'on considère le million de personnes qui ont été nouvelle

20

quelques formules permettant s'ajouter : d'ailleurs ; du reste ; au reste

du reste

toute l'histoire de la prose moderne.

La prose classique eut pour caractère général, comme du reste la poésie du même âge, de respecter une certaine ampleur oratoire, un certain balancement. Saint-Simon est le seul qui y échappe ; mais il offre plus qu'une exception, une monstruosité à son époque, et du reste il ne suivait

25

La consommation par adulte d'alcool *légalement* produit a doublé entre 1957 et 1972 ; pour les alcools forts plus dangereux, en particulier la vodka, les eaux-de-vie ou les spiritueux l'accroissement est encore plus net. Quant à la distillation clandestine, elle est florissante ; c'est, du reste, la seule activité florissante en URSS : son produit est estimé à dix-huit milliards de roubles[1] ! Mais l'alcool sorti de l'alambic familial est souvent de très médiocre qualité ; il est, en outre, hautement toxique. Cela pourrait expliquer la plus grande aggravation de la surmortalité masculine en milieu rural et contribuer à la recrudescence des maladies de cœur.

Au total, en additionnant l'éthylisme public et l'éthylisme

26

«J'étais très impressionné par le théâtre»

De dos, au centre, les effigies très reconnaissables de Beuys, de Baselitz et de Lüpertz. Non loin d'eux, plus inattendu en telle compagnie, Jean-Paul Sartre. Derrière, une salle éclairée par des lueurs rougeoyantes, feux d'enfer ou d'incendie. La toile est de tel format qu'il a fallu pour l'exécuter une échelle roulante. Une autre, également achevée, évoque le désastre d'une planète ravagée par la pollution, brûlée faute d'ozone, asphyxiée par l'oxyde de carbone – tout cela d'un prophétisme noir.

27 Immendorff est du reste vêtu de noir lui-même, comme les deux assistants qui, en bas, travaillent dans l'atelier réservé à la sculpture et à la gravure. Sur ses avant-bras, il a fait tatouer des têtes d'aigle. Ses gestes et ses expressions trahissent, parce qu'il le veut ainsi, inquiétude fébrile et humeur sombre, peu propices aux explications de détail et aux considérations trop autobiographiques. N'était-ce pas une intrusion sacrilège que

affaire de naturalisation de joueurs. En clair, Daniel Augereau a triché, ou quasiment. Depuis, les affiches sont restées en place. Mais qui peut encore y croire ?

28 Il n'a pas de chance, Daniel Augereau. Du reste, ici, personne n'a de chance : depuis douze ans, une infernale malédiction semble planer sur la mairie de Nantes, comme si l'hôtel de ville était une maison hantée, parcourue de quelque fantôme démoniaque. Malheur à qui s'en approche ! En 1977, Alain Chenard, triomphalement

actes de violence aveugle que l'on observe plus fréquemment de l'autre côté de la frontière.

Deux ans après cet épisode qui a choqué les consciences, la jeune Virginie Larivière, dont la petite sœur venait d'être victime d'un meurtre – qui n'est, du reste, pas élucidé à ce jour –, a lancé une croisade nationale contre la violence à la télévision. Elle a fait circuler une pétition qui avait recueilli 1,3 million de signatures. Le premier ministre d'alors, Brian Mulroney, lui avait accordé publiquement son soutien et s'était engagé à effectuer une mise au pas de la télévision, par voie législative ou réglemen-

29

au reste

QUITTE à ne pas se laisser abuser par la quiétude de ce cadre de vie strict et délicat : si la bourgeoise doit être coquette en société et appétissante au lit, si l'adultère et le divorce peuvent, hélas, être tolérés, disent les moralistes masculins, c'est au foyer que la femme livre victorieusement une bataille quotidienne contre l'indignité de sa nature et la malédiction qui pèse sur sa chair. Les ghettos de la prostitution ou des demi-mondaines sont loin d'avoir exorcisé cette culpabilité où le XIXe siècle isole le sexe *«faible»* : le corps nié des femmes honnêtes préserve ses secrets, même sous les assauts réguliers d'un devoir conjugal dont rien ne nous prouve, au reste, qu'il ait toujours été monotone ou fastidieux.

30

... Paget, dans son livre *Amours d'écrivains*, laisse entendre que Prévost-Paradol se serait tué par amour... Ludovic Halévy, qui consacre des pages touchantes au souvenir de son ami, n'a pas soulevé le voile qui couvrait le secret de ce cœur blessé. Nous savons seulement par lui que Prévost-Paradol

31 avait de longtemps été hanté par l'idée du suicide. Au reste, son père avait essayé de se couper la gorge ; et son fils, plus tard, se tuera. Il y a plus significatif encore. J'ai lu, dans la *Revue des Deux Mondes*, une nouvelle du brillant essayiste, *Madame de Marcet*, publiée en 1862 ou 1863, qui

nues des monopoles français ces dernières années. Quatrième pavé.

Cette défaite est-elle dès lors le début de la fin de la domination française en Europe ? Compte tenu des conditions exceptionnelles dans lesquelles ce match a été disputé, il

32 est trop tôt pour l'affirmer. Au reste, le sélectionneur tricolore a pu être rassuré sur au moins un point : après avoir surmonté la tension nerveuse du début du match, Didier Camberabero s'est bien affirmé comme le buteur (trois transformations et trois pénalités, soit 15 points) qui a fait défaut ces dernières années à l'équipe de France, tout en déployant un réel

sont plus de mise aujourd'hui.

En 1988, la France a réussi un incroyable tour de force : elle s'est débarrassée du chômage. Si, si, mon ami martien qui, de sa planète, suit l'actualité à travers les médias me l'a confirmé. Il a lu la presse, regardé la télévision, écouté la radio, il est formel : n.i.-ni c'est fini. Depuis mai 1988, il n'est plus question de ce « douloureux problème ». Au reste, le président de la République dressant à la télévision l'état de la France a parlé sept longs quarts d'heure sans jamais prononcer le mot « chômeur », ne serait-ce qu'au détour

33

French Language IIb 1997

alors que (temporel)

royaume. Sans oublier l'Exposition universelle qui se tiendra à Séville du printemps à l'automne.

La tactique de l'ETA, pour être criminelle, s'explique : l'occasion lui semble rêvée, alors que les feux de l'actualité seront largement braqués sur le pays, d'accentuer ses pressions sur le gouvernement espagnol.

L'objectif de l'ETA reste clair : obtenir que M. Felipe Gonzalez [illegible] sous une forme ou une

un peu les deux

« Ce sera dur, mais ce ne sera pas long, six ou huit mois », a-t-il déclaré alors qu'il s'expliquait sur la réforme des prix. Les habitudes sont dures à perdre. Alors qu'il sait que la transition sera longue et douloureuse – la population ne devrait pas en ressentir d'effets positifs avant dix ans, selon l'un de ses conseillers, – il promet une amélioration pour très bientôt. Est-ce vraiment la meilleure manière d'entretenir son crédit auprès de l'opinion? La promesse d'un «avenir radieux», les ex-Soviétiques connaissent.

je reporterais mon cœur aussi sain et aussi entier que je l'ai apporté. » (lettre à l'abbé Le Vasseur, 30 avril 1662).

Voilà un point acquis : alors que Racine a vingt-quatre ans, aucun déplacement de tendresse n'a encore eu lieu de la mère à la jeune fille. Affectivement, le stade adulte n'est pas atteint. Dans cette période, entre le collège d'Harcourt et la

alors que contrastif

alors même que

(1) Dans la fission, l'énergie est produite par l'éclatement, sous l'impact d'un neutron, de noyaux d'atomes lourds (uranium, plutonium), alors que dans la fusion, elle provient de la réunion d'atomes légers.

Chez United, on affirme que le 747 concerné était âgé de dix-neuf ans et qu'il n'avait pas dépassé les 58 000 heures de vol, alors que certains appareils de ce type ont atteint les 79 000 heures de vol. Par ailleurs, il venait de subir une inspection assez approfondie et avait été déclaré bon pour le service.

[illegible] lement réputée versatile, s'agit pas d'une véritable désaffection. Tout se passe comme si M. Mitterrand était en passe de perdre durablement la confiance du pays. La « séquence » qui s'achève avec l'année 1991 a vu le président, en effet, perdre 21 points au baromètre de la SOFRES en trois mois, alors même que M. Mitterrand a multiplié les interventions, alors même que la politique conduite n'a subi aucune inflexion de la nature de celle qui, en 1982 et 1983, avait conduit, avec le tournant de la rigueur, au retournement de l'opinion.

Alors que pour le commun des hommes le monde sensible est opaque, l'artiste est celui qui aperçoit, hors de lui-même et en lui-même, l'autre côté, et s'efforce de le rendre visible à autrui. Le but de l'art est l'élucidation du monde des essences et des rapports, la conversion du réel en spirituel. Tâche infi-

alors que

le *si* de simple opposition

l'automne.

Dorénavant, la communication sur le sida et la communication sur le préservatif seront traitées de façon distincte. Si, pour huit Français sur dix, le préservatif est le seul moyen efficace, son usage reste très limité. *« Le préservatif est associé à*

L'HOMME est, avant tout, un être doué d'imagination. Si l'animal vit dans le présent et, par sa mémoire, quelque peu dans le passé, le *sapiens* a toujours voulu connaître l'avenir.

pour décider, expliquer et convaincre.

Les élections régionales et cantonales ont été un échec pour le parti socialiste : son Premier secrétaire l'a reconnu sans ambages. Certes, il s'agissait seulement d'élections régionales et cantonales. Certes encore, si la gauche les a perdues, la droite ne les a pas gagnées. Et nous devons, les uns et les autres, en tenir compte. Ce gouvernement est resserré, c'est vrai. Le dernier carré, ai-je entendu, les fidèles du Président de la République. Faudrait-il en rougir ?

le si avec d'autres formules oppositionnelles

Le savoir-vendre

Car si Hanson sait acheter, il sait aussi vendre. Depuis quinze mois, d'ailleurs, le groupe n'a pas fait de grosses acquisitions. « *Nous sommes en ce*

700 000 titres changeaient encore de mains. A l'issue de ces deux jours, le président de la Financière Agache, M. Bernard Arnault, assurait avoir acquis à lui seul 800 000 actions.

Si l'enquête porte *« essentiellement »* sur les journées des 5 et 6 janvier, elle s'intéresse également aux transactions antérieures et ne se limiterait pas ainsi aux seuls éventuels initiés. La commission pourrait au hasard de ses recherches vérifier

ciation entre Américains et Européens.

A Washington, lors de la visite le week-end dernier du premier ministre britannique, M. John Major, ainsi qu'à l'ONU, l'administration Bush a manifesté une certaine fermeté d'intention : les Etats-Unis sont décidés à prendre les mesures militaires nécessaires pour faire respecter cette zone. Instaurée par le Conseil de sécurité le 8 octobre, l'interdiction de survol de la Bosnie est, depuis, impunément violée par les avions et les hélicoptères serbes, qui, s'ils ne bombardent pas, n'en transportent pas moins armes et renforts.

Français et Britanniques sont

entières de l'habitude du grand écran. Enfin, si le film américain augmente sans cesse sa part de marché, le cinéma français, lui, ne parvient plus à attirer les spectateurs.

De l'insuline sans injection

Reste le problème des voies d'administration de l'insuline sur lequel s'opposent parfois médecins et malades. Si le malade rêve d'échapper aux contraintes de la piqûre d'insuline et des contrôles sanguins quotidiens, les spécialistes, quant à eux, exigent des contrôles stricts et des injections d'insuline fréquentes. Ces exigences sont moins inconciliables qu'il n'y paraît, et les pompes à insuline pourraient bien dans un

En tout, 107 Palestiniens ont trouvé la mort ces six derniers mois (67 par balles « réelles ») contre 214 pendant la première moitié de 1988. Si les pertes en vies humaines ont diminué de 50 % depuis la mise en service des balles en plastique, le nombre de blessés a lui par contre augmenté de 700 %.

« Il y a quelque chose qui ne va pas », a

de prix élevés, comme l'Iran ou l'Algérie, modèrent désormais leurs revendications.

Si nul n'entrevoit, même à moyen terme, le moindre risque de « choc » pétrolier à la hausse, nul ne prévoit non plus désormais une rechute durable des prix aux niveaux extrêmement bas des trois dernières années. Les cours peuvent, par accident brûl

Si la décrue semblait s'amorcer en Lorraine dans la matinée, samedi 25 décembre, une montée des eaux d'une ampleur historique était en revanche attendue, en ce jour de Noël, sur l'ensemble du bassin de l'Aisne. Selon un communiqué de la préfecture, publié dans la matinée, l'eau continuait de progresser *« à un rythme voisin*

le *si* d'opposition

le *si* introduisant une cause

l'accident du 747 d'United Airlines, qui s'est éventré vendredi, en plein vol, peu après avoir décollé d'Honolulu. Selon la centaine d'experts qui se sont rendus sur les lieux, l'hypothèse de l'attentat est en effet quasiment écartée. Si neuf passagers du vol 811 d'United Airlines ont été éjectés hors de la cabine, avant d'être aspirés, pour certains d'entre eux, par le réacteur droit, c'est qu'une déchirure s'est produite dans le fuselage, vraisemblablement due à l'usure. Le trou béant de trois mètres sur douze, que les experts ont découvert en mer

ses biens. Il devait donc en être gracié en 1971 par Georges Pompidou.

La mesure fut assez assez vite connue. Elle fut ressentie dans les milieux de la Résistance, comme au sein de la communauté juive, comme un scandale et un affront. Car si Paul Touvier avait été condamné à mort par contumace, c'est qu'il se trouvait impliqué dans une série de crimes commis à Lyon par la milice durant l'Occupation.

Parmi ceux-ci figuraient l'assassi-

Si la littérature arabe n'a pas eu de tradition romanesque, si le roman arabe n'est apparu qu'au début du vingtième siècle, c'est justement parce que la société arabe ne reconnaît pas l'individu en tant qu'entité ; elle préfère privilégier le clan, la tribu, la famille, avec au-dessus la figure du père, être emblématique et quasi irremplaçable *« indispensable à l'équilibre des consciences individuelles qui dérivent entre leurs repères perdus et leurs horizons introuvables »*.

H. de S.M. : C'est vrai qu'à l'époque de la déportation, j'ai connu le fond de la misère humaine. Si j'ai été amené, pendant la Résistance, les guerres d'Indochine ou d'Algérie, à faire des choses dures, ce fut pour aider les populations et éviter la souffrance. Prenez, par exemple, la bataille d'Alger. Elle